

CLARTE

SOMMAIRE. — Editorial. — Un peuple à vendre, par « CLARTE ». — Etudes : La libération de la Chine marquera le déclin de l'impérialisme et ouvrira l'ère des révolutions, par Marcel FOURRIER. — Trois députés conservateurs anglais reviennent d'U. R. S. S. : adversaires non dissimulés du pouvoir des Soviets, ils ne peuvent nier les progrès accomplis par l'Etat prolétarien. — La lutte pour le pétrole devient une phase de la lutte économique entre les impérialismes anglo-américains et l'U. R. S. S., par P. N. — Chroniques : La vie intellectuelle en U. R. S. S. : Les jeunes écrivains russes de la révolution entre le passé et l'avenir, par VICTOR-SERGE. — L'Orient trahi par un orientaliste officiel (à propos du livre de M. Sylvain Lévi, membre de l'Institut et gloire de la bourgeoisie française « L'Inde et le Monde », par MARCEL-EUGENE. — Sur la vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud, par Michel LEIRIS. — Notes polémiques : le chiffonnier de Paris, par Robert DESNOS. — Organisons « Clarté », par M. F. — Documents photographiques. Scènes de la révolution en Chine. — Carte en couleurs de la Chine.



ABONNEMENTS

| | | | | |
|---|---------------|---------------|-----------------|-----------------|
| } | France..... | 1 an : 35 fr. | 6 mois : 20 fr. | 3 mois : 12 fr. |
| | Etranger..... | 1 an : 50 fr. | 6 mois : 30 fr. | 3 mois : 18 fr. |

8, Boulevard de Vaugirard — Paris (15^e). — Chèque postal : 330-80.



A Shanghai, un tribunal révolutionnaire d'ouvriers et de soldats juge des briseurs de grève.



A Han-Kéou : une rue de la concession anglaise après l'émeute.

EDITORIAL

Un peuple à vendre

Les banques ont donné l'ordre : elles avaient besoin de crédits — la grande industrie aussi — et Wall street et la City tenaient obstinément leurs guichets fermés.

L'évolution de la crise financière plaçait pourtant la bourgeoisie française en face d'une situation sans autre issue que la faillite. Il lui fallait de l'argent sans délai, à n'importe quel prix.

Wall street posa alors ses conditions : Donnez-nous non une garantie, mais toutes les garanties. Nous ne pouvons traiter avec un Etat qui ne représente qu'une faible partie de votre capital. Faites-nous d'abord un gouvernement où vos cartels d'industrie et vos groupes bancaires, ceux qui prêtent aux riches comme ceux qui prêtent aux pauvres, soient représentés par des hommes connus sur nos marchés et non des aventuriers quelconques : industriels, commerçants, banquiers ; comité des Forges, banques d'affaires et banques de crédit, mettez-vous d'accord sur le choix de vos meilleurs représentants. Ensuite nous poserons nos conditions : « Que préférez-vous, bourgeois français, la faillite et la révolution — votre mort — ou devenir nos agents — nous vous paierons bien. Choisissez. »

La bourgeoisie française a compris et elle a choisi.

Après une magistrale préparation, une hécatombe des ministres, voici venir comme un vœu unanime du pays un grand ministère d'union sacrée. Comme chacun a bien tenu son rôle en vérité dans cette parade parlementaire supérieurement réglée.

Les voilà donc réunis, les représentants les plus qualifiés des classes dirigeantes. Ils ont maintenant relevé leurs masques. Comme nous les reconnaissons bien, tous ces hommes qui furent déjà les artisans de la guerre et les responsables de l'après-guerre. Et dans la coulisse leurs compères de la social-démocratie leur font signe que tout va bien !

Sachez-le : ces gens représentatifs d'une France qui a fini sa vie sont capables encore

pour le compte de leurs maîtres étrangers d'actes les plus froidement cruels. Leur haine pour les révolutionnaires réchauffe encore parfois leurs veines glacées : Malheur à nous s'ils nous trouvaient désarmés.

Voyez-les : pas un qui ne porte sur les mains des éclaboussures du sang ouvrier : Poincaré, Barthou, Briand, Painlevé, Herriot et les autres. De tels comptes, il faudra bien qu'ils se règlent un jour. Souvenez-vous Poincaré des « douze balles » que vous promettait déjà Raymond Lefebvre !

Prolétaires français, c'est ces gens-là qui ont reçu mission de vous vendre, d'engager vos forces de travail pour dix heures par jour en se portant garants de votre obéissance.

Prolétaires français, ces gens qui se donnent la main pour mieux vous duper vont parler de la « patrie ». Mais vous, vous n'avez pas d'autre patrie que celle de tous les travailleurs-esclaves : la patrie-bagne.

Malheur à vous si vous les écoutez, si vous ne vous apprêtez pas de toutes vos forces à la lutte. Et connaissez le sort qui vous est réservé : le même que celui de vos frères d'Allemagne après le plan Dawes : « Si les Allemands sont prêts à travailler de 10 à 14 heures par jour, si les femmes allemandes sont prêtes à remplacer les chevaux pour pousser les charriots ; si les enfants allemands stimulés par leurs pères apportent aussi leur part dans le labeur commun, alors l'Allemagne remplira ses obligations, et il lui sera permis de récolter les fruits de son travail ! » Cela a été écrit récemment par le financier américain Garrach, aujourd'hui contrôleur de la Reichsbank, demain peut-être aussi contrôleur de la Banque de France.

Prolétaires français, rejoignez immédiatement vos organisations de classe. Là seulement et nulle part ailleurs peut s'organiser efficacement la résistance.

...et la Révolution.

CLARTÉ.

La libération de la Chine marquera le déclin de l'impérialisme et ouvrira l'ère des révolutions

Il est à regretter que les révolutionnaires français n'accordent pas une plus grande attention aux événements politiques d'Extrême-Orient dans le bassin du Pacifique et plus particulièrement en Chine.

Une des conséquences de la guerre de 1914, c'est qu'elle a mis fin, d'une façon définitive à la suprématie de l'impérialisme européen. A l'exception de l'Angleterre, qui a pu sauvegarder jusqu'à ce jour une incomparable organisation bancaire et de la Russie qui ayant accompli sa révolution s'organise sur les bases du socialisme, tous les autres États capitalistes d'Europe ruinés ont du contracter des emprunts extérieurs qui les placent sous la dépendance étroite des banques américaines. D'États souverains, ils sont devenus de véritables États vassaux.

En simplifiant à l'extrême, on peut dire que les contradictions impérialistes actuelles dans le monde se ramènent à celles qui opposent les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Japon. Mais, pour la première fois, les États impérialistes ou les groupes d'État soumis à un impérialisme, voient se dresser en face d'eux un État prolétarien puissant : l'U. R. S. S. qui, par sa position géographique, est installé sur les deux continents où se préparent les conflits les plus graves. Or, si par suite du déplacement des forces impérialistes, les problèmes et les conflits intercapitalistes européens n'ont plus qu'un intérêt secondaire — bien que ces conflits déterminés par la lutte des classes entre bourgeoisies et prolétariat restent toujours au premier plan — en revanche, les problèmes et les conflits du bassin Pacifique prennent une importance immédiate considérable : La Chine devient le point d'intersection des problèmes essentiels de politique internationale.

Certes, il est difficile pour quiconque n'étudie pas d'un point de vue marxiste l'évolution historique de la Chine au cours de ces dernières années, de saisir dans son ensemble la situation politique de ce pays. Et pourtant, c'est seulement en se plaçant sur un plan économique qu'il est possible d'analyser avec le maximum de rigueur des événements qui se passent dans un milieu social si totalement différent du nôtre. Cette situation, ces événements apparaissent d'autant plus complexes que d'une part la lutte de classe spécifiquement révolutionnaire se juxtapose avec la lutte pour l'émancipation natio-

nale — à laquelle participent encore toutes les classes — et que mènent ensemble le jeune parti communiste chinois et le déjà vieux Kouo-Min-Tang (1) : d'autre part, les impérialismes interviennent dans les affaires intérieures de la Chine, soit en se combattant les uns les autres par l'intermédiaire des « toukiuns » (généralistes gouverneurs) qu'ils subventionnent, soit en agissant ensemble, par l'intermédiaire de ces mêmes toukiuns, contre le mouvement national ou pour écraser les grandes grèves ouvrières qui mettent en péril leurs possessions.

I. LE PARTAGE DE LA CHINE PAR LES « PUISSANCES »

- 1840-42. — *La guerre de l'opium.* — L'Angleterre s'installe à Hong-Kong. — Cinq ports chinois sont ouverts au commerce : Canton, Amoy, Fou-Tchéou-Ning-Po et Shanghai.
- 1857-60. — *Première expédition de Chine.* — Les troupes anglo-françaises prennent et pillent Pékin. Les puissances étrangères s'installent en Chine et obtiennent des traités de commerce.
- 1884-85. — *Guerre du Tonkin.* — La France s'installe en Indo-Chine.
- 1894-95. — *Guerre sino-japonaise.* — Le Japon s'installe en Corée et à Formose.
- 1897-98. — *La Russie s'installe à Port-Arthur, l'Angleterre à Wei-Hai-Wei, l'Allemagne à Kiaotchéou, la France à Kouang-Tchéou-Wan.*
- 1899-1901. — *Guerre des Boxers.* Les troupes internationales pillent Pékin. — Le gouvernement central chinois passe définitivement sous le contrôle des « puissances » qui assurent le contrôle des douanes.
1903. — *Traité d'alliance anglo-japonaise dirigé d'abord contre les progrès de la Russie dans le Pacifique et la Chine, puis à partir de 1911 contre l'Allemagne.*
1905. — *À la suite de la guerre russo-japonaise, le Japon s'installe en Mandchourie.*
1915. — *Le Japon s'installe dans le Chan-Toung.*
1921. — *Conférence de Washington.* — Rupture de l'alliance anglo-japonaise. — Limitation des progrès du Japon en Chine. — Établissement par les États-Unis de la politique dite de la Porte ouverte (égalité des chances pour le commerce et l'industrie des grands États « intéressés » en Chine).

La Chine occupe le treizième de la superficie totale de la terre. Sa population, à l'heure ac-

(1) Kouo : nation. — Min : peuple. — Tang : parti.

tuelle, peut être évaluée à 500 millions d'habitants. C'est le plus vaste réservoir de matières premières (2) et de main-d'œuvre du monde. D'autre part, malgré le bas niveau d'existence des masses, la Chine représente un marché susceptible d'absorber, par quantités énormes, les produits manufacturés.

Il est d'ailleurs à remarquer que dans toute la période qui va de 1840, date où pour la première fois le capitalisme européen par l'entremise de la Grande-Bretagne (guerre de l'opium) prit pied en Chine jusqu'à 1905 où éclata la première guerre interimpérialiste du Pacifique, les puissances européennes qui trouvaient dans le bassin de l'Atlantique et de la Méditerranée les possibilités d'une expansion impérialiste en rapport avec leur capacité de production, ne voyaient dans la Chine qu'un débouché supplémentaire pour leurs produits.

C'est pourquoi la politique des « puissances » à l'égard de la Chine avant 1914, fut de maintenir son intégrité territoriale en se réservant des zones d'influences et des ports, et d'ouvrir le pays au commerce européen en s'assurant le contrôle des douanes. Seul le Japon fut amené de bonne heure à pratiquer une politique de conquête territoriale, ayant besoin pour le développement de son capitalisme à la fois des matières premières, de la main-d'œuvre et des marchés que lui offraient la Chine (3). Dans l'impossibilité où il se trouvait de concurrencer en Europe les produits européens, le Japon chercha tout naturellement des débouchés vers la Chine. Mais trop faible encore pour pouvoir prétendre agir isolément, le capitalisme japonais s'allia avec la Grande-Bretagne (1902), qui, parvenue elle-même à cette même époque au stade le plus

(2) Voici une citation empruntée à l'ouvrage de M. Grousset : « Le Réveil de l'Asie » sur la richesse du sous-sol de la Chine : « ...Alors que les houillères de l'Europe s'épuisent, la Chine a plus de réserves de houille que toutes les autres contrées du monde : ses gisements s'étendent sur une superficie supérieure à la superficie totale de la France : 600.000 kilomètres carrés. Tout le Nord de la Chine : Tche-li, Chan-toung, Chan-si, Chen-si, Kan-sou et une partie du Sud, Hou-Nan, Kouang-si, Yun-nan ne sont qu'une immense nappe de charbon. Le minerai de fer n'est pas moins abondant... »

(3) L'industrie japonaise, depuis la guerre a pris un essor prodigieux (12 hauts fourneaux et 300.000 tonnes de fer en 1914; 54 hauts fourneaux et 675.000 tonnes en 1918). Mais pour alimenter ses usines, elle manque de fer et de houille (le Japon doit importer chaque année 3.171.000 tonnes de charbon et de coke). D'où la nécessité pour lui de s'assurer les houillères du Chang-Toung, du Tche-li, du Hou-Nan, etc., et le fer du Chan-si et du Tche-li. C'est cette impérieuse nécessité économique qui le poussa à s'installer en 1915 dans le Chan-Toung.

évolué de l'impérialisme, mit à sa disposition ses banques et ses capitaux. L'Allemagne, tard venue dans le Pacifique, en face du bloc anglo-japonnais tout-puissant, surtout après que les Russes eurent dû céder la Mandchourie aux Japonais, dut se contenter d'un rôle de second plan. La France avait assez à faire avec l'Indo-Chine. Quant aux États-Unis, bien qu'entrevoiant déjà l'importance du problème du Pacifique depuis leur installation aux Philippines, ils eurent soin de ne pas lier leur politique à l'égard de la Chine à celle des « puissances ».

Mais, depuis la guerre de 1914, la situation s'est grandement modifiée. Si l'Allemagne et la France ont virtuellement perdu toute influence en Chine, si la Grande-Bretagne a vu elle-même décroître sa toute-puissance, le Japon d'une part, les États-Unis de l'autre se livrent pour la conquête des marchés et l'exploitation des richesses naturelles de la Chine, un combat sans merci, tandis qu'en face d'elles l'U. R. S. S. pousse les masses populaires chinoises à une résistance acharnée contre les impérialismes. Tant qu'on ne s'est pas bien pénétré de cette vérité essentielle : que c'est ce double conflit externe et interne qui détermine toute la politique chinoise actuelle : on ne peut rien comprendre aux événements qui se déroulent dans ce pays.

La main-mise du Japon sur la Chine

Quelle est donc à l'heure actuelle la situation des forces impérialistes en présence. Il faut pour éclaircir ce point essentiel avoir recours à des chiffres et à des statistiques. Établir un tel bilan est une tâche d'ailleurs très difficile. En effet, le capital étranger a recours, pour pénétrer en Chine, à des sociétés mixtes fictives (anglo-chinoises, japo-chinoises) dans lesquelles l'apport du capital indigène reste sur le papier.

Néanmoins, si l'on étudie la principale industrie chinoise, le textile, on constate que le Japon, en 1921, selon les chiffres fournis par le *Bulletin des Informations économiques de la République de Chine*, possédait 4.880 firmes employant 171.500 ouvriers, contre 3.250 firmes et 160.000 ouvriers pour tous les autres pays. Même supériorité en ce qui concerne l'exploitation des mines de fer et de houille. Pour les chemins de fer (24 lignes, 11.260 km. de parcours), la première place est encore tenue par le Japon avec un capital ferroviaire évalué à 35 millions et demi de livres sterling contre 15 millions à l'Angleterre. Même supériorité bancaire. Le Japon compte 31 banques en Chine disposant d'un capital de plus de 60 millions de livres sterling. La Grande-Bretagne bien que possédant les plus

solides établissements de crédit du Pacifique ne vient en Chine qu'au second rang.

En ce qui concerne les exportations, les positions sont les suivantes (statistiques pour l'année 1924) :

D'abord le Japon avec 160 millions de dollars, puis les Etats-Unis avec 124 millions de dollars (contre 24 millions en 1914), puis la Grande-Bretagne avec 115 millions (contre 75 millions en 1914). Pour mémoire, la France exporte en Chine pour un peu plus de 1 million et demi de dollars.

De ces rapides données, il ressort que la suprématie de l'impérialisme japonais en Chine s'étend sur tous les domaines. C'est cette suprématie que constatait récemment et avec quelle orgueilleuse satisfaction la revue économique japonophile paraissant à Shanghai : *The Eastern Review* (4) dans son numéro de mars 1926 : « Le Japon contrôle environ 60 % de l'industrie textile de la Chine, ce qui en fait un concurrent dangereux de Manchester, au point de vue du commerce des tissus. Les navires japonais (cabotage et navigation fluviale) ont enlevé aux vieilles firmes britanniques, une bonne partie des marchandises et des voyageurs. Le capital japonais investi en Chine dépasse probablement dès aujourd'hui le capital anglais. Le jour n'est pas éloigné où le commerce et l'industrie japonaises et, en général, le capital investi par le Japon, assureront à ce pays une situation prépondérante en Chine. Sa prépondérance économique contribuera à consolider automatiquement sa position diplomatique dans toutes les Conférences internationales qui se tiendront pour délibérer sur les affaires de Chine. Le temps viendra où les autres Etats intéressés devront céder la première place à la nation qui a les plus forts intérêts en Chine... etc... »

L'affaire du Chan-Toung et le règlement de Washington

Cette main-mise de l'impérialisme japonais sur la Chine n'a pas été sans inquiéter ses deux seuls rivaux dans le Pacifique depuis la guerre européenne : la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

Jusqu'en 1914, en effet, le Japon n'avait pas osé heurter de front les « puissances » ; ni agir sans leur assentiment. Mais, lorsque le conflit européen eut éclaté et que les Etats capitalistes

se furent trouvés aux prises les uns avec les autres sur les champs de bataille d'Occident, le Japon n'hésita plus : sous l'admirable prétexte d'aider les alliés, il déclara la guerre à l'Allemagne et violant la neutralité de la Chine il fit débarquer ses armées à Loung-Keou, s'emparant des voies ferrées et des mines. Le 7 novembre 1914, les troupes japonaises s'emparaient de Kiao-Tcheou et s'installaient dans le Chan-Toung, malgré les protestations de la Chine. Enfin, le 18 janvier 1915, le gouvernement de Tokio faisait remettre au président de la République chinoise Yuan-Che-Kai un véritable ultimatum baptisé en langue diplomatique « les vingt et une demandes ».

Ces vingt et une demandes constituaient un pacte de main-mise économique et politique du Japon sur la Chine. En effet (je ne cite ici que les clauses les plus typiques de cet « accord » destiné, dit le préambule « à renforcer les relations amicales et de bon voisinage existant entre les deux nations... »), la Chine reconnaissait les droits exclusifs du Japon sur la Mandchourie méridionale, la Mongolie intérieure et le Chan-Toung. De plus, le gouvernement chinois s'engageait : « A employer des Japonais influents comme conseillers politiques financiers et militaires (5^e paragraphe, article 1^{er}), à admettre les forces de la police japonaise par moitié avec les forces de police chinoise dans tous les centres importants de la Chine (5^e paragraphe, art. 3), à acheter chaque année 50 % de son matériel de guerre à des firmes japonaises — l'arsenal central étant géré par un conseil mixte de Chinois et de Japonais (5^e paragraphe, art. 6), à toujours consulter préalablement le Japon avant de contracter un emprunt de capitaux étrangers (5^e paragraphe, art. 5).

Yuan-Che-Kai avait besoin d'argent et il ne pouvait en trouver qu'au Japon. Il accepta les vingt et une demandes en s'engageant à les tenir secrètes vis-à-vis des « puissances ».

Yuan disparu de la scène politique, ses successeurs durent — le mécontentement grandissant parmi les sphères intellectuelles — poser la question du Chan-Toung à la Conférence de la Paix. Mais devant la menace du Japon de quitter la Conférence, les alliés décidèrent de reconnaître les droits du Japon sur le Chan-Toung. Le jour de la signature du traité de paix, les délégués chinois, en guise de protestation, refusèrent de signer l'acte de Versailles.

Cependant une vive campagne s'engagea après 1919 aux Etats-Unis contre les vingt et une demandes. Cette campagne aboutit en novembre 1921 à la Conférence de Washington. Cette Conférence avait pour objet officiel la discussion du désarmement naval et pour but réel

(4) Ce passage est d'ailleurs cité par Heller dans une étude très remarquable sur *La Lutte dans l'Océan Pacifique*, publiée par le numéro d'avril-mai de l'I. S. R.

le règlement des comptes avec le Japon relativement à la Chine. Devant l'attitude des Etats-Unis et de l'Angleterre, le Japon dut céder et consentir à l'annulation de toutes les clauses du 5^e paragraphe des vingt et une demandes. Pour le reste, malgré la résistance des délégués chinois, un accord concernant les concessions, les immeubles, la police, les douanes, les chemins de fer, etc..., fut imposé par les puissances à la Chine. Sous le nom de « la porte ouverte », les Etats-Unis faisaient admettre ce principe que sur tout le territoire de la Chine, les puissances se reconnaissaient des chances égales pour le commerce et l'industrie. C'était dire que la Chine appartiendrait à qui serait assez fort pour la prendre. Washington ouvrait l'ère du conflit du Pacifique. La Grande-Bretagne rompit son traité d'alliance avec le Japon. Chacun des trois adversaires se prépara silencieusement à la lutte.

La lutte dans le Pacifique : Le conflit Angleterre-Etats-Unis-Japon

« La grande guerre du Pacifique. — Histoire de la guerre japono-américaine de 1931 à 1933 », tel est le titre d'un livre que M. Hector Bywater, écrivain anglais spécialiste des questions maritimes, a fait paraître l'an dernier à Londres. Ce roman « technique » a remporté un succès considérable et il a été commenté avec passion aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis et au Japon. Notamment, *The Far Eastern Review* a consacré au livre de M. Bywater une longue étude où l'ancienne alliée du Japon est prise à parti en termes agressifs. Selon l'organe japonophile, la haine que l'Angleterre manifeste actuellement pour le Japon provient de ce que l'Angleterre a perdu au Japon d'anciennes et brillantes positions politiques économiques, commerciales. Or la perte de ces positions a été aggravée du fait que, d'une part, se sont les capitaux américains qui se sont substitués au Japon aux capitaux anglais et, d'autre part, que les pertes subies par la Grande-Bretagne au Japon ne sont compensées par aucun gain appréciable en Chine; bien au contraire, c'est le Japon qui dispute avec le plus de succès à l'Angleterre les marchés chinois.

C'est la raison pour laquelle l'Angleterre — recommençant vis-à-vis du Japon le jeu qui lui a si bien réussi en Europe avant 1914 vis-à-vis de l'Allemagne — espère qu'une guerre prochaine entre le Japon et les Etats-Unis la débarrassera à la fois de ses deux rivaux les plus exécrés. A cette guerre, elle pousse de toutes ses forces. C'est pourquoi, elle n'a pas hésité à mettre

à la disposition des Etats-Unis (on parle d'un pacte secret entre les deux puissances) sa formidable base militaire navale de Singapour. Ce n'est d'ailleurs pas à tort que l'Angleterre spéculait sur un conflit entre les Etats-Unis et le Japon. Il est bien certain que la politique des Etats-Unis dans le Pacifique est particulièrement agressive à l'égard du Japon. Nos lecteurs ont certainement entendu parler d'un livre du professeur de l'Université de Columbia, W. Pitkin, qui fit quelque bruit lors de sa parution : il s'intitulait simplement : *Devons-nous faire la guerre au Japon ?* Or, évidemment à l'heure actuelle le Japon n'a absolument rien à gagner dans une guerre avec les Etats-Unis. C'est pourquoi il a cédé à Washington en 1922 comme il avait cédé en 1920 lorsque furent renforcées les dispositions du « gentlemen's agreement » (5) par l'interdiction faite aux Japonais de devenir propriétaires fonciers dans l'Etat de Californie. D'autre part, les Japonais usent largement des capitaux américains qui pénètrent de plus en plus l'industrie japonaise. Après le désastre de 1923, c'est vers les Etats-Unis que s'est tourné le Japon et c'est grâce à l'afflux de l'or américain qu'il a pu relever si rapidement ses villes en ruines. De leur côté, les Etats-Unis ont adopté aussi bien vis-à-vis de l'Europe que du Japon et de la Chine une politique pacifique. Ils en sont actuellement à la période usuraire... ce n'est que plus tard, quand il s'agira pour eux de recouvrer leurs créances qu'ils auront besoin probablement de faire appel à l'huissier ou au gendarme et de pratiquer la politique de « la main au collet ». Mais, pourtant, les Etats-Unis ne cachent pas leurs projets de main-mise sur les marchés du Pacifique. Dans la revue américaine *China weekly review*, un journaliste bien connu, Gardiner écrivait dans un article intitulé « La politique réaliste des Etats-Unis » : « Pour soutenir et relever le niveau de notre existence, il faut qu nous vendions de plus en plus outre-Océan notre excédent de marchandises. Depuis le début du siècle, notre commerce avec les pays en bordure du Pacifique a centuplé. Dès maintenant, il représente environ le quart de tout notre commerce transocéanique. Or, on peut dire que jusqu'à présent, nous n'avons fait que donner des échantillons de nos marchandises aux marchés du Pacifique. » Il est d'ailleurs fort instructif de constater que tandis que relativement à la Chine les Etats-Unis préconisent la politique de la porte ouverte, ils sont les premiers dans leurs possessions des Philippines à interdire par des

(5) Accord conclu en 1908 aboutissant à la fermeture des Etats-Unis aux émigrants japonais.

tarifs prohibitifs la concurrence des produits non américains.

Contre les ambitions des Etats-Unis et aussi pour parer dans une certaine mesure aux savantes intrigues de l'Angleterre, le Japon a inauguré un double jeu politique. D'une part, il a engagé des pourparlers pour se rapprocher de l'U. R. S. S., laissant même croire qu'un traité d'alliance était sur le point d'être conclu. D'autre part, il a organisé le panasiatisme. Le panasiatisme est une tentative faite par le Japon pour grouper sous son égide tous les peuples asiatiques au nom d'un idéal supérieur de civilisation. La plate-forme politique du panasiatisme, c'est l'égalité de la race jaune par rapport à la race blanche. Mais, en réalité, le panasiatisme est avant tout appelé à servir les intérêts de l'impérialisme japonais en face de ses rivaux anglais et américains en leur créant des difficultés dans leurs propres possessions : aux Indes et en Indonésie principalement ; c'est aussi, pour le Japon un moyen de mieux asseoir sa domination sur la Chine. On ne peut encore juger des résultats du panasiatisme. Mais il est certain que la bourgeoisie japonaise tente un gros effort de propagande. C'est sur l'initiative du Japon qu'a été organisée en 1924, la tournée du poète-philosophe hindou Rabindranath Tagore. Le 1^{er} août doit s'ouvrir à Nagasaki le premier Congrès panasiatique qui se tiendra avec la participation de 130 délégués représentant dix races. Enfin, le panasiatisme est un atout de plus dans le jeu de la bourgeoisie japonaise pour détourner les peuples qu'elle exploite de la lutte des classes et des organisations communistes.

II. LA LUTTE DES IMPÉRIALISMES EN CHINE LES TOUKIUNS

1917. — Douan-Tsi-Joui, leader du Club An-Fou inféodé au Japon, s'empare du pouvoir central.
1920. — Les toukiuns Ou-Pei-Fou (provinces du Centre) et Tchang-Tso-Lin (Nord), subventionnés par les Etats-Unis et l'Angleterre, s'unissent pour renverser Douan-Tsi-Joui et le Club An-Fou (juillet).
1921-23. — Prédominance de l'influence des Etats-Unis par l'intermédiaire du dictateur Ou-Pei-Fou. — Défaite de Tchang-Tso-Lin rallié à l'influence japonaise (1922).
1924. — Le Japon obtient l'alliance des généraux populaires contre Ou-Pei-Fou. Grâce à cet appui Tchang-Tso-Lin bat Ou-Pei-Fou et rétablit au pouvoir le Club An-Fou.
1925. — Tchang-Tso-Lin prépare la lutte contre Canton. — Les armées populaires du général Feng passent au mouvement national révolutionnaire. — Les troupes de Tchang-Tso-Lin sont chassées des provinces de Kiang-Sou et du Chan-Toung. — Feng entre dans Pékin. — Destitution de Douan-Tsi-Joui.

1926. — Coalition des impérialismes. — Défaite des armées nationales. — Alliance provisoire du Tchang-Tso-Lin et de Ou-Pei-Fou. — Retour au pouvoir de Douan-Tsi-Joui. — Influence prépondérante du Japon et de l'Angleterre. — Les Etats-Unis cherchent à se rapprocher du gouvernement de Canton.

Jamais la Chine n'a été autant divisée, jamais son pouvoir central n'est apparu aussi faible que depuis que les puissances ont solennellement proclamé le principe de l'intégrité territoriale et reconnu la nécessité d'un gouvernement central capable de mettre fin au régime d'anarchie militaire des toukiuns. Mais, en réalité, les luttes intestines qui ravagent la Chine sont le fait même des puissances. Les toukiuns ont toujours plus ou moins existé en Chine — ne serait-ce qu'à titre de brigands. Mais ils n'ont commencé à jouer un rôle important qu'à partir du moment où ils ont agi pour le compte des puissances étrangères. En effet, s'interdisant mutuellement d'intervenir directement dans les affaires intérieures de la Chine, les impérialismes se combattent par l'intermédiaire des toukiuns. Et chaque fois que l'un de ces toukiuns réussit à mettre sa main sur le pouvoir central, il se trouve toujours un autre toukiun pour faire la guerre au dictateur en exercice. Mais il arrive aussi que les impérialismes aux prises contractent, toutes affaires cessantes, des alliances temporaires pour faire face à un danger commun : le mouvement national révolutionnaire. On assiste alors à de vastes expéditions militaires contre les Etats du Sud et la République rouge de Canton.

Lorsqu'en 1915, le Japon eut mis la main sur le Chan-Toung et imposé au gouvernement de Yuan-Che-Kai les fameuses « vingt et une demandes », il put croire un instant que la Chine tout entière avec ses richesses naturelles immenses, sa main-d'œuvre docile illimitée et ses marchés, allait passer sous son empire. Et de fait, malgré la résistance des intellectuels chinois, l'impérialisme japonais régna en Chine sans conteste s'y organisant solidement jusqu'à ce que, la guerre européenne terminée, l'Angleterre et les Etats-Unis ayant jeté les yeux sur le Pacifique, eurent réalisé tous les dangers qu'y couraient leurs possessions.

Le Japon régnait en Chine par l'intermédiaire du Club An-Fou. Il disposait au sein du gouvernement de ministres dociles et de généraux à sa solde. Contre le club An-Fou, les Etats-Unis et l'Angleterre dressèrent deux généraux gouverneurs des provinces du centre et de celles du Nord, Ou-Pei-Fou et Tchang-Tso-Lin. Ces deux toukiuns unirent leurs forces contre les armées japonophiles de Su, leader du club An-Fou et lui infligèrent dans les premiers mois de

l'année 1920, une série de défaites qui eurent pour conséquences la liquidation du club An-Fou et l'occupation de Pékin par les armées du Tchi-Li.

Ce fut le premier grave revers subi par l'impérialisme japonais depuis 1915, revers qui fut singulièrement aggravé par la Conférence de Washington : les Japonais durent évacuer le Chan-Toung et renoncer à leurs prétentions exclusives sur la Chine. Mais, loin de se décourager, ils surent, presque immédiatement après leur premier revers, se concilier le général nordiste Tchang-Tso-Lin, qui passa bientôt dans le camp japonophile et ressuscita le club An-Fou. Mais Tchang-Tso-Lin même avec l'appui des Japonais, même encouragé dans une certaine mesure par l'Angleterre, ne pouvait rien entreprendre contre le tout puissant Ou-Pei-Fou, soutenu par les Etats-Unis et disposant de millions de dollars. En 1923, les Etats-Unis triomphèrent en installant à Pékin leur partisan Tsao-Koun. Mais les ambitions dictatoriales de Ou-Pei-Fou, dressèrent contre lui la majorité du pays. Partout des révoltes éclatèrent qui furent sauvagement réprimées. Exploitant ce mouvement national, recherchant même l'alliance des révolutionnaires de Kouo-Min-Tang, le Japon sut très habilement exploiter les fautes de ses adversaires, et, en automne 1924, Ou-Pei-Fou, battu par Tchang-Tso-Lin, fut obligé de s'enfuir cherchant asile auprès du toukiun Siao-Yao-Nan, gouverneur de la province de Hou-Pé. Maître de Pékin, Tchang-Tso-Lin rétablit au pouvoir Douan-Tsi-Djouï et le club An-Fou (6). L'influence du Japon redevint prépondérante. C'est alors que Tchang-Tso-Lin se crut assez puissant pour reprendre à son compte le projet de l'unité de la Chine par l'établissement d'une dictature militaire. Il prépara une expédition militaire contre Canton. Mais un de ses partisans, Chin-Si-Lin, subit un grave revers à Shanghai et les armées de Tchang-Tso-Lin durent évacuer en quelques semaines les provinces du Kiang-Sou et du Chan-Toung. C'est alors qu'entrèrent en action les armées populaires du général Feng.

III. EVOLUTION DU MOUVEMENT NATIONAL

1860. — Révolte des Tai-Ping dans la vallée du Kiang.

(6) En réalité, les événements se déroulèrent d'une façon beaucoup plus complexe. Je n'ai simplement fait, pour ne pas allonger outre mesure cette étude, qu'enregistrer le résultat final de ce conflit.

1895. — Premières manifestations du Kouo-Min-Tang fondé par Sun-Yat-Sen. — Insurrection manquée à Canton. — Fuite de Sun-Yat-Sen.
1899. — Insurrection des Boxers.
1903-06-07-08. — Nouvelles tentatives insurrectionnelles manquées du Kouo-Min-Tang.
1911. — Insurrection dans la province de Sen-Tchouen (mai). — Mutineries de soldats à Wou-Tchang (novembre). — L'insurrection s'étend à Shanghai et Nankin. — Sun-Yat-Sen organise la révolution et est élu président provisoire de la République par les délégués de province réunis à Nankin (décembre).
1912. — Abdication de la dynastie mandchoue (janvier). — Sun-Yat-Sen se démet de ses pouvoirs (février). — L'Assemblée constitutionnelle de Nankin élit comme président de la République Yuan-Tché-Kai. — Rupture entre le Kouo-Min-Tang et les pouvoirs républicains.
1913. — Ouverture du Parlement chinois (avril). — Yuan s'appuie sur les puissances impérialistes pour engager la lutte contre le Kouo-Min-Tang et écrase les forces populaires à Nankin (septembre). — Sun-Yat-Sen s'enfuit au Japon. — Dissolution du Kouo-Min-Tang (novembre).
1914. — Yuan se fait nommer consul à vie.
1915. — Yuan se fait proclamer empereur (décembre). — Révolte des provinces du Sud. — Etablissement d'un gouvernement provisoire à Canton.
1916. — Rétablissement de la République. — Mort de Yuan (juin).
1917. — Le général nordiste Tchang-Hiun subventionné par les alliés, prend Pékin et proclame le retour de la dynastie mandchoue (juillet). — Douan-Tsi-Joui avec l'aide du Japon le chasse de Pékin (1917), rétablit la république et déclare la guerre à l'Allemagne.
1919. — Rupture définitive entre le Nord et le Sud. — Formation d'une Confédération du Sud dont Sun-Yat-Sen est élu président.
1922. — Grève des dockers de Hong-Kong (novembre). — Grève des mineurs de Tanshou.
1923. — Grève générale des cheminots (février). — Ou-Pei-Fou rétablit l'ordre à coups de mitrailleuses. — Dissolution des syndicats, fermeture des coopératives et des clubs ouvriers dans toute la Chine, sauf à Canton.
1924. — Grève des dockers à Shanin. — Grève générale victorieuse des ouvriers du textile à Shanghai et à Hong-Kong (mai).

Le mouvement national chinois remonte aux dernières années du siècle dernier. Durant toute la période qui va de 1900 à 1924, ce mouvement est entièrement sous la direction des intellectuels groupés dans le Kouo-Min-Tang. Ce mouvement, dirigé tout d'abord contre les étrangers et la dynastie mandchoue, s'inspirant à la fois d'une idéologie démocratique et nationaliste, aboutit, en 1912, à la suite d'une révolution sanglante, à l'établissement d'une République chinoise. Mais, très rapidement, le gouvernement républicain, dirigé par Yuan-Tché-Kai, trahissant les intérêts du peuple chinois, se constitua l'agent des puissances étrangères. Dès 1913, le Kouo-Min-Tang reprit la lutte et, en 1919,

fonda définitivement, en face de la République du Nord, dont les présidents n'étaient que les créatures des toukiuns, une Confédération des Etats du Sud qui, à l'heure actuelle, étend son influence sur une population de plus de 100 millions d'habitants.

Mais on peut dire que ce n'est qu'à partir de 1924, lorsqu'éclatèrent les premières grandes grèves ouvrières, que le mouvement national a pris toute son importance. Depuis cette époque, en effet, le mouvement national a évolué dans un sens nettement communiste : « Ce qu'il y a de nouveau, écrit Heller dans sa remarquable brochure : « Le mouvement national et la classe ouvrière de Chine », ce qu'il y a de nouveau, c'est que les masses chinoises se sont muées en nation agissante comme un tout, comme une force unique sur tout l'espace de ce pays immense; ce qu'il y a de neuf, c'est qu'à la tête du mouvement marchent non plus les intellectuels radicaux, les étudiants comme il y a cinq ans, mais la classe ouvrière; c'est que la grève ouvrière forme le pivot de tout le mouvement d'émancipation nationale et que l'hégémonie du prolétariat dans ce mouvement est reconnue par toute la nation. »

Et, en effet, même parmi nos adversaires, on est d'accord pour constater — non sans inquiétude — cette évolution du peuple chinois vers le communisme. Certes, il serait encore téméraire d'identifier le communisme chinois à notre doctrine rigoureuse de lutte des classes telle que nos prolétariats occidentaux l'ont expérimentée au cours des luttes sanglantes qui s'étendent maintenant presque sur un siècle entier. En juin 1925, Karakhan, ambassadeur de l'U. R. S. S. à Pékin, notait ceci à propos du mouvement national : « Le peuple chinois bataille encore pour ces choses élémentaires que les travailleurs dans les nations capitalistes ont obtenues depuis longtemps. La Chine, néanmoins, avance maintenant rapidement. Le mouvement actuel apparaît très nettement comme une sorte de préparation en vue d'une bataille décisive pour plus tard... Il présente quelque ressemblance avec la Révolution russe de 1905, qui rendit possible la dernière Révolution. »

La civilisation bourgeoise imposant à la Chine ses modes de production, a, en quelques années, bouleversé les rapports sociaux traditionnels de la Chine : « Depuis 1912, tout est changé et sans retour », écrit dans un ouvrage documenté « La Chine à travers les âges », le Révérend Père L. Wiger, qui passa pour un des spécialistes bourgeois les mieux au courant des choses chinoises, et il continue : « Idées nouvelles, style moderne, livres récents, manuels scolaires, revues, journaux, enseignement par la pa-

role et par la plume, voilà le présent et l'avenir. »

Et dans un tout récent ouvrage, *La Chine en face des puissances*, l'historien bourgeois, André Duboscq, constatait : « Nous savons qu'en même temps qu'elle (la jeune Chine) est pleine d'aspirations bonnes, elle est saturée d'erreurs anciennes et modernes : que non seulement un souffle de nationalisme l'agite, mais que les doctrines les plus diverses, les plus subversives même, venues de partout, surtout d'Europe, ne la laissent pas indifférente. Dans les revues, dans les journaux... c'est partout la même confusion dans la recherche d'un mode de vie sociale, comme dans celle d'une morale nouvelle. »

De telles déclarations sont précieuses à enregistrer d'autant plus que si M. Duboscq ou le Révérend Père Wiger s'étaient donné la peine d'examiner la situation dans le concret, ils auraient pu constater que les 423.000 ateliers de filature, pour ne parler que de l'industrie textile, qui se sont ouverts en Chine en moins de dix ans dans les concessions étrangères et qui emploient une main-d'œuvre de plus de 1 million et demi de salariés, hommes, femmes, enfants, travaillant de 13 à 15 heures par jour pour un salaire dérisoire, ne sont pas étrangers à la rapide évolution des masses des travailleurs chinois vers ces « doctrines les plus subversives » qui ont très précisément leur siège à Canton (7).

Les armées nationales populaires

A partir de 1924, donc, il nous faut constater que dans les grandes villes et les principaux ports, le mouvement national a été mené par la classe ouvrière en liaison avec les éléments les plus extrémistes du Kouo-Min-Tang, dont l'in-

(7) Canton, située en face de la possession anglaise de Hong-Kong, à trois heures de traversée, est devenue pour l'Angleterre une véritable obsession. La grève du textile de 1924, à Hong-Kong, qui causa à l'Angleterre des pertes matérielles considérables, fut soutenue entièrement par Canton. C'est Canton qui entreprit le boycottage de Hong-Kong ; Canton qui organisa autour de l'île anglaise une garde effective empêchant l'embauchage de briseurs de grève. On comprend la haine féroce qui anime actuellement l'Angleterre à son égard. Cent fois les commerçants anglais de Hong-Kong ont fait appel à la métropole demandant qu'on en finisse avec la ville rouge. Mais l'Angleterre, bien que renforçant sans cesse ses armements, n'a pas encore osé entrer en lutte armée contre Canton. L'Angleterre n'oublie pas que ses rivaux — et le Japon en premier — tiraient avantage d'une lutte entre elle et les armées nationales. Et puis, à l'heure actuelle, se battre avec Canton, cela n'équivaudrait-il pas à jeter un défi à toute la Chine ?

fluence grandissait à Canton. La réaction politique qui avait sévi en Chine en 1923 et 1924 et qui fut marquée par les massacres des chemins grévistes de Han-Kéou, ordonnés par Ou-Pei-Fou, amena les ouvriers et les étudiants révolutionnaires à soutenir Tchang-Tso-Lin dans sa lutte contre Ou-Pei-Fou. Le Kouo-Min-Tang, d'accord avec le parti communiste, comprenait fort bien qu'une défaite de Ou-Pei-Fou dérangerait le plan des impérialismes. Allant au plus pressé, il préférait favoriser provisoirement Tchang-Tso-Lin dont il connaissait fort bien les attaches avec l'impérialisme japonais que de risquer de se faire écraser en demeurant passif. Et, en réalité, la défaite de Ou-Pei-Fou favorisa grandement l'essor du mouvement national puisqu'elle obligea le gouvernement japonais de Douan-Tsi-Joui à reconnaître officiellement le Kouo-Min-Tang dans les provinces du Nord. Sun-Yat-Sen entreprit même un voyage à Pékin, qui lui permit d'organiser effectivement le mouvement national dans le Nord.

Plus tard, lorsque le Kouo-Min-Tang entra en lutte contre Tchang-Tso-Lin, une partie des armées qui avaient lutté contre Ou-Pei-Fou, et dans lesquelles s'exerçait l'influence des leaders du mouvement populaire, passèrent à la Révolution. Leur chef, Feng-Yu-Siang, prenant l'offensive, réussit à chasser les troupes de Tchang-Tso-Lin des provinces de l'Ouest et à les rejeter vers le Nord. Ces premiers succès eurent pour résultat immédiat de faire cesser les luttes impérialistes et ce fut avec l'aide conjuguée des Japonais et des Anglais que Tsang-Tso-Lin, réfugié à Moukden, entreprit la préparation d'une nouvelle campagne.

De leur côté, les Etats-Unis ne restaient pas inactifs et il est fort probable que c'est à leurs bons offices qu'est due la rentrée en scène dans les derniers mois de 1925 de Ou-Pei-Fou comme chef d'une armée considérable levée dans les provinces dont il avait réussi à s'emparer après avoir fait disparaître son protecteur Siao-Yao-Nan.

Bien que soutenues et aidées par la majorité de la population, les armées nationales ne pouvaient rivaliser avec les forces dont disposaient leurs adversaires. Feng estima qu'une victoire militaire immédiate sur Tchang-Tso-Lin était plus importante que la proclamation d'un gouvernement révolutionnaire dès son entrée à Pékin. Au lieu de se lier intimement au mouvement révolutionnaire, Feng crut plus habile de ne pas proclamer ouvertement son programme politique, malgré l'invitation expresse que lui adressa le parti communiste chinois, dans un appel public dont voici quelques passages :

« ...Les armées populaires doivent comprendre

que leur allié est le peuple travailleur chinois dont la sympathie unanime sera pour elle un appui au cours de la guerre civile prochaine. Mais, pour cela, les chefs des armées populaires doivent commencer par faire front unique contre l'ennemi (allusion à certains conflits regrettables qui s'élevèrent entre Feng et les autres généraux et qui les empêchèrent de coordonner l'action de leurs troupes), puis proclamer leur plate forme devant le peuple. Ils doivent démontrer qu'ils sont pour un pouvoir révolutionnaire populaire qui mènera la lutte contre les impérialismes et parachèvera la Révolution de 1911. »

Feng eut le plus grand tort de ne pas tenir compte de cet avertissement. Cette politique de silence fut certainement une des causes de sa défaite, car non seulement elle contribua à isoler les armées populaires des masses révolutionnaires, mais elle eut également une fâcheuse influence sur le moral de l'armée qui crut que ses chefs ne poursuivaient plus que des buts personnels (8).

On sait, par la suite, comment après avoir failli triompher, les armées populaires durent battre en retraite et évacuer Pékin. Aujourd'hui, Tchang-Tso-Lin et Ou-Pei-Fou semblent d'accord pour mener une action concertée contre les armées populaires d'une part et le gouvernement rouge de Canton d'autre part. Mais nous avons de bonnes raisons de croire qu'un tel accord entre des généraux qui se détestent et qui représentent des intérêts impérialistes divergents, puisse être de longue durée.

La libération de la Chine et le conflit du Pacifique

De toute façon, la guerre civile va reprendre en Chine dans un temps prochain. L'impérialisme japonais n'a pas renoncé à son projet de dominer la Chine en l'unifiant sous une seule dictature militaire. Mais nous avons vu pourquoi un tel projet ne pouvait aboutir, même en supposant — ce que nous ne croyons pas — que Tchang-Tso-Lin puisse venir à bout des armées nationales : il verra alors se dresser contre lui l'impérialisme américain vigilant qui a intérêt à maintenir la division actuelle de la Chine. Mais, d'autre part, les impérialismes, même coalisés comme il le sont actuellement, peuvent-ils espé-

(8) J'exprime ici l'opinion de notre camarade Voïtinsky, dans une étude fort intéressante : *La situation en Chine*, publiée dans le numéro 11 de *l'Internationale communiste*.

rer vaincre définitivement le mouvement national ? Il semble que les temps sont révolus où les Chinois supportaient sans récriminer le joug pesant sous lequel ils étaient tenus, et cela depuis que la lutte des classes passe au premier plan de l'action révolutionnaire des masses.

Les impérialismes ont à faire face maintenant à un double danger. Le nationalisme xénophobe et la lutte des classes. Or, il est particulièrement intéressant d'étudier les modes de défense de la bourgeoisie japonaise plus directement intéressée à la colonisation de la Chine. Nous avons vu déjà que cette bourgeoisie, pour lutter contre le nationalisme, tout en laissant subsister la xénophobie, avait inventé le panasiatisme. De même pour lutter contre l'idéologie révolutionnaire, elle fait appel au réformisme.

La bourgeoisie japonaise essaye en Chine en s'appuyant sur l'aile droite du Kouo-Min-Tang d'organiser des syndicats réformistes dont le but sera de détourner les travailleurs de la lutte des classes. C'est pourquoi à l'instigation des syndicats réformistes japonais une conférence ouvrière a été projetée à laquelle sont convoqués les leaders d'Amsterdam.

Ainsi le capitalisme japonais essaye-t-il de lutter contre l'influence que les communistes ont su prendre sur la classe ouvrière chinoise au cours des grèves fameuses de 1925.

Mais il est trop tard ou trop tôt. Le mouvement national chinois évolue à une vitesse telle et suivant un rythme révolutionnaire si puissant que toute tentative pour dériver les forces populaires nous semble à coup sûr vouée à l'insuccès. D'autre part, jamais la situation dans le Pacifique entre les impérialismes rivaux n'a été aussi

tendue. Voici ce qu'écrivit Heller à ce sujet : « Le vaste mouvement national et ouvrier qui s'est déployé largement dans le Pacifique et qui a embrassé la Corée, la Chine, les Iles Philippines, l'Inde, l'Indochine, ne fait qu'accroître et envenimer les antagonismes dans le camp des impérialismes. Tout l'énorme bassin du Pacifique est transformé en une poudrière grandiose qui menace de produire en sautant une explosion d'une violence sans précédent. Cette explosion provoquera inévitablement une guerre mondiale dont il est difficile de se représenter clairement l'effet destructeur et toutes les conséquences... »

Cette vision de Heller sur l'avenir prochain, nous la partageons entièrement ; et à l'éventualité d'un tel conflit nous devons nous préparer. La guerre européenne de 1914 a eu comme conséquence de libérer un peuple du joug capitaliste, la Russie. Qu'une nouvelle guerre éclate demain, dans le Pacifique ou ailleurs, et le prolétariat, s'il sait agir révolutionnairement dans le monde, assurera son salut en renversant le régime bourgeois. Et aussi, que les champs de bataille futurs soient à l'Ouest ou à l'Est, un pied sur les deux continents, l'U.R.S.S. veille. « Nous pourrions, disait Trotsky, être enfoncés jusqu'au cou dans nos bilans, dans notre N. E. P., mais nous répondrons à l'appel sans hésitation et sans retard ; nous sommes révolutionnaires de la tête aux pieds, nous l'avons été, nous le resterons jusqu'au bout. »

Est-ce la Révolution chinoise de demain qui mettra le feu aux poudres ?

Marcel FOURRIER.

« ... l'issue de la lutte ne peut être prévue qu'en s'inspirant de cette considération générale : la grande majorité de la population de la planète est, en fin de compte, préparée et poussée au combat par le capitalisme lui-même. Et l'issue de la lutte dépend finalement de ce que la Russie, l'Inde, la Chine et les autres pays opprimés constituent la grande majorité de la population du globe. Au cours des dernières années, cette majorité humaine est entrée avec une promptitude extraordinaire dans le combat pour l'émancipation. Si bien qu'il ne peut subsister l'ombre d'un doute sur le résultat final de la lutte mondiale. En ce sens, la victoire finale du socialisme est complètement, indiscutablement, assurée... »

LENINE - Mars 1923.

Trois députés conservateurs anglais reviennent de l'U. R. S. S.

Adversaires non dissimulés du pouvoir des Soviets, ils ne peuvent nier les progrès accomplis par l'Etat prolétarien

La « Revue Politique et Parlementaire » du 10 juillet 1926, publie un rapport d'une délégation de trois députés conservateurs anglais retour de Russie : Sir Franck Nelson, Lieutenant-colonel Moore et R. I. G. Boothby. La Rédaction de cette revue estime que ces notes « sont pénétrées d'une impartialité qui ne manquera pas de frapper ses lecteurs ». Quant à nous, nous sommes, au contraire, tout à fait frappés de la partialité de cet écrit. Une partialité cachée, partialité de classe, se manifeste à chaque ligne. Nous allons le montrer. Un tel parti pris dans la critique objective n'est pas, du reste, sans intérêt, et ce document revêt une certaine importance. D'abord, il relate les observations d'un séjour récent (avril-mai 1926) : or, il est rare que la presse anglaise, ou française, se serve dans ses diatribes anti-soviétiques d'autre chose que de faits erronés, faux, anciens et de seconde main. A cette partialité de mauvaise foi, les trois conservateurs des communes ont substitué un parti-pris de bonne foi, le parti-pris non déguisé d'un Etat impérialiste cherchant à accroître ses profits par la concurrence et l'exploitation, avec cet esprit de décision, cette froideur, cette absence de moralité, qui ont fait la grandeur de l'Impérialisme Britannique au dix-neuvième siècle. Ensuite, ces députés prétendent ouvrir les yeux du parti conservateur, et donner des avis motivés au gouvernement de la Couronne, avis qui doivent certainement jeter dans l'embarras MM. Baldwin et Chamberlain, au moment où ils mènent précisément une campagne haineuse contre les « agissements » de la III^e Internationale en Angleterre, pendant que s'écoule la 13^e semaine de la grève des charbonnages !

Pourquoi ce ton assagi, ce sang-froid ? L'Angleterre s'inquiète, prise entre l'économie monopolisatrice des Etats-Unis, dont l'importance est désormais écrasante pour elle, et l'U. R. S. S., dont l'économie à base socialiste se développe favorablement, et qui risque, en outre, de provoquer la ruine de l'Europe capitaliste en polarisant les mouvements ouvriers. Les députés anglais ont examiné sur place l'économie soviétique : ils ont vu les efforts multipliés que font les Américains et les Allemands pour se faire ouvrir « la porte Russe », ils ont constaté que le Marché Européen risquait dans un avenir prochain de tomber dans la dépendance de la Rus-

sie, et pas seulement pour le pétrole, mais aussi pour le bois, les céréales, les textiles, etc... : « La Russie possède en céréales, pétrole, lin, bois et minéraux, des possibilités d'exportation qu'il serait difficile d'exagérer », écrivent-ils.

Mais l'Angleterre s'est laissé mener par sa bourgeoisie conservatrice, dans ses rapports avec les Soviets. Elle n'a ni développé, ni encouragé le commerce avec la Russie. Il faut changer cela.

Le rapport s'occupe tout d'abord de la situation générale « au point de vue politique, constitutionnel et économique ». Après avoir fait un résumé objectif des institutions principales, il ajoute :

« Tandis que le domaine purement administratif est, en grande partie, digne d'approbation et qu'on y observe un rendement satisfaisant, il y a deux formes de l'activité gouvernementale qui suscitent les plus graves objections. La justice, telle qu'elle se pratique dans les « tribunaux du peuple », n'a été jusqu'ici qu'une comédie, les présidents de ces tribunaux étant élus par les divers comités Exécutifs et n'ayant aucune gratification professionnelle pour ces fonctions. Nous croyons que la neutralité et les connaissances juridiques des présidents et de leurs assesseurs (choisis parmi les Soviets), ont fait récemment des progrès, mais le fait subsiste que toute l'organisation de la justice continue à être basée uniquement sur la politique et nous avons eu de nombreux exemples de cas où les opinions politiques de l'une des parties avaient pu suffire à vicier entièrement tous les principes abstraits du juste et de l'injuste. »

Justice de classe ! s'écrient Sir Franck Nelson, le lieutenant-colonel Moore et M. Boothby, qui se livrent ensuite à une attaque mesurée contre le Gépéou, oubliant un peu ce qu'est l'Intelligence Service ! Les conservateurs voudraient bien que les tribunaux prolétariens ne jugent pas comme le font les tribunaux bourgeois ! En tant que classe au pouvoir, le prolétariat doit exercer un contrôle, et non une justice, sur la bourgeoisie : 90 p. 100 de la population russe a été opprimée par une caste féodale pendant plusieurs siècles. Le capitalisme cède ; le prolétariat commence à remplir dans le

monde son rôle historique révolutionnaire, et les odieux débris de la bourgeoisie ne sont pas pour l'arrêter. Nos trois conservateurs reconnaissent cependant qu'une certaine tolérance « démocratique » se fait jour :

« Nous en citerons comme exemple la tolérance qui s'étend maintenant à toutes les formes de la religion. Nous devons cependant faire remarquer que cette tolérance s'accompagne d'une insidieuse et active propagande contre le christianisme. En fait, les méthodes adoptées dans les clubs de travailleurs, dans les écoles et dans les casernes pour ridiculiser le Christ et pour blasphémer ses enseignements nous ont rempli d'horreur. »

Nous, nous sommes remplis d'horreur et de dégoût contre le christianisme et ses prêtres, car nous savons quel rôle ils jouent dans l'asservissement des travailleurs. Nous sommes remplis d'horreur et de haine devant les crucifix qui ornent les tribunaux bourgeois de l'Angleterre de Messieurs les députés conservateurs, et nous reconnaissons aussi l'hypocrisie historique de Wilson en prières entre sa Bible et ses fusils !

•••

Mais voici à peine plus d'objectivité :

« Vie sociale et condition du peuple. — Il importe de songer qu'avant la Révolution, 95 p. 100 environ de la population appartenait à la classe des travailleurs et des paysans (dont 85 p. 100 de paysans) sur lesquels 50 p. 100 environ étaient illettrés. On nous dit que sur ce nombre, beaucoup souffraient cruellement de la politique agricole et industrielle suivie par l'ancien gouvernement impérial, les ouvriers étant souvent mal payés et surmenés ; beaucoup de paysans ayant pratiquement la condition de simples serfs des propriétaires ou boyards (bien que nominalement libres), et la majorité n'ayant guère voix au chapitre quant aux conditions qui réglaient leur travail et leur vie. Nous ne sommes naturellement pas en mesure de confirmer ces renseignements relatifs aux conditions d'avant-guerre, mais il est clair que les conséquences de la Révolution devaient être de donner à ces classes sociales, auxquelles elle apportait la dictature, une situation meilleure, et c'est bien ce qui s'est produit. Tandis qu'une grande partie de la population, notamment l'aristocratie et la classe moyenne, a beaucoup souffert, ayant été, soit chassée du pays, soit exterminée, d'autres parties de la nation ont bénéficié dans une grande mesure de la révolution sinon par un accroissement de leur liberté d'expression ou d'action, du moins dans le domaine de l'éducation, de la culture et des agréments de la vie sociale.

« Par exemple, tous les travailleurs (soldats com-

pris), ont droit chaque jour à une certaine proportion de places gratuites dans les théâtres, les concerts et les cinémas ; dans toute la Russie, ils sont exempts de taxes et d'impôts ; l'éducation est donnée à leurs enfants, soit à un tarif réduit, soit gratuitement ; ils paient moins cher pour leur logement et leur nourriture, tout en ayant les premiers droits sur les nécessités de la vie ; ils jouissent de prix réduits dans les tramways, les trains, les autobus et autres moyens de locomotion ; dans les grandes villes on leur fournit des concerts en plein air par T. S. F. dans des conditions bien supérieures à tout ce qu'on peut trouver d'analogue dans l'Europe Occidentale. En fait, ils sont traités comme une classe privilégiée du peuple et le gouvernement s'attache à maintenir cette impression de sorte que le peuple est plus conscient de ce qu'il a gagné que de ce qu'il a perdu. Il convient d'observer ici, cependant, que ces détails s'appliquent plutôt aux habitants des villes qu'à ceux des campagnes ; car, bien que ces derniers aient certainement pu satisfaire leur appétit de propriété terrienne, appétit dont tout paysan russe a souffert pendant plusieurs générations, la politique économique du gouvernement ne leur a pas permis de recueillir l'accroissement de propriété qu'ils avaient été amenés à attendre.

« Les Russes sont en majorité fatalistes, d'où leur acceptation passive de la Révolution et leur acceptation active du régime actuel. Les renseignements qui nous ont été donnés de sources différentes tendent à prouver que la condition de la masse des ouvriers et des paysans est meilleure depuis la Révolution. Cette affirmation détachée de son contexte, paraît faire supposer que nous considérons le communisme en soi comme un succès. Rien n'est plus loin de notre pensée. Nous voudrions donc, une fois de plus, déclarer que la forme actuelle du Gouvernement n'est pas le communisme réel tel que nous l'entendons, mais une autocratie, et que ce qu'on appelle la dictature du prolétariat n'est rien autre, au fond, qu'une dictature extrêmement efficace sur le prolétariat. »

Voilà déjà, estiment ces Messieurs, des progrès réels réalisés grâce à la Révolution. Et il faut convenir que la bourgeoisie anglaise se défend bien : elle ne se laisse pas illusionner. La France ne sait récolter que les reportages d'un Henri Béraud ! Mais l'Angleterre comprend ce qui se passe de grave pour elle :

« La Russie des Soviets ne cherche pas à cacher qu'elle désire entrer en relations commerciales avec la Grande-Bretagne, et que pour ce faire, un emprunt ou des crédits à long terme ou tous deux, sont nécessaires.

« L'un des dirigeants de la Banque d'Etat résumait de la façon suivante la position respective de la Russie à l'égard de l'Angleterre et de l'Alle-

magne : Londres a l'argent, mais ne croit pas que nous méritions du crédit. Berlin croit que nous le méritons, mais n'a pas d'argent, à moins de le recevoir directement ou indirectement de l'Angleterre, ce qui se pratique déjà d'ailleurs dans une certaine mesure... »

« Education. — La continuité de l'enseignement, en partant des écoles élémentaires jusqu'aux Universités semble avoir été rompue sans qu'on ait pu trouver un lien effectif. La principale raison de cette solution de continuité est le nombre des autorités diverses qui s'efforcent d'administrer l'instruction : il y en a environ six ou sept, dont chacune a évidemment ses propres vues, sa propre politique, ses propres méthodes d'administration et ses propres critères. Le résultat médiocre de cette multiplicité est en quelque sorte annulé grâce à l'utilisation par l'Etat d'autres méthodes, variées, pour l'extension des connaissances parmi les masses. Parmi ces autres instruments, il faut compter l'armée, la marine, les Trade-Unions ; les institutions destinées à améliorer le bien-être public, les musées, les théâtres, les cinémas, les galeries artistiques, les bibliothèques circulantes et la T. S. F... »

« Nous avons été particulièrement frappés de la soif de s'instruire qui règne parmi les éléments jeunes de toutes les classes de travailleurs et aussi des efforts considérables que le Gouvernement fait pour la satisfaire. Cette politique aura certainement pour effet d'élever le niveau intellectuel du peuple et de le rendre plus capable de prendre à la politique et aux institutions gouvernementales cet intérêt national et civique sans lequel toute démocratie demeure une simple comédie.

« On ne saurait séparer les efforts du gouvernement soviétique dans le domaine de l'instruction de ceux qu'il fait pour la santé publique, et ici nous nous sentons pressés d'exprimer notre admiration pour un système capable de produire les résultats dont nous avons eu personnellement connaissance. »

Suit un éloge très net de la vie artistique en Russie.

« Armée. — L'Armée Rouge constitue une arme formidable, mais, à notre avis, seulement en ce qui concerne les insurrections intérieures ou les attaques étrangères. Nous ne croyons pas qu'elle soit désireuse ou capable de prendre part à une action agressive au delà des frontières. Non qu'elle manque d'esprit militaire, de discipline ou d'enthousiasme, mais cette armée, comme le reste de la Russie est lasse de la guerre, et, de plus, ceux qui dirigent la politique sentent clairement que l'avenir de cette génération sera suffisamment occupé à préserver la paix intérieure et à constituer des réserves pour les événements qui peuvent se produire. Ces vues sont confirmées par les projets actuels du gouvernement, qui visent à transformer le noyau de

l'armée en une milice, bien qu'une autre raison vitale de cette réforme soit l'urgent besoin d'économies qui guide actuellement le Pouvoir Exécutif dans l'administration de toutes les marches des services publics. »

« ... Les casernes où nous avons eu l'occasion de faire une visite à l'improviste, étaient admirablement tenues et parfaitement propres ; la nourriture était abondante et bien préparée, les hommes bien portants, satisfaits, alertes, les officiers intelligents et énergiques, l'atmosphère remarquablement bonne. Mais le trait dominant dans l'armée, comme ailleurs, dans la vie de l'ouvrier d'industrie, du paysan et du marin, c'est l'éducation, particulièrement au point de vue politique. Chaque soldat, qu'il vienne de la ferme, de l'usine ou de l'École, est encouragé à développer au maximum ses capacités mentales et ses possibilités morales, de façon que, lorsque son temps de service est achevé (c'est-à-dire au bout de deux ans pour l'infanterie et quatre ans pour les armes spéciales), il puisse être rendu à la vie civile comme un citoyen meilleur et plus utile à l'Etat, comme un individu dans lequel lui-même et les autres puissent avoir plus de confiance, et, but suprême des autorités, comme un propagandiste fervent et plus fanatique du communisme. Ces conceptions étant en vigueur, on voit quel puissant levier politique l'armée peut constituer éventuellement pour l'Etat si le système actuel est maintenu... Les organisateurs habiles qui ont façonné cette armée nouvelle, qui en ont fait un instrument puissant, homogène et cohérent, ont obtenu là un succès des plus remarquables et méritent l'hommage de tout observateur impartial. » (1).

Et voici la conclusion de ce Rapport :

« La Révolution de 1917 a été trop profonde pour n'être qu'une phase passagère, et il nous paraît hors de doute que le Gouvernement actuel de la Russie est stable et doit durer. Sur ce point, toutes les voix sérieuses sont unanimes. Si le développement politique et économique continue à son allure actuelle, on peut parfaitement concevoir au bout de peu d'années l'élaboration d'un système administratif capable de répondre aux besoins de ce pays extraordinaire de 14 millions de milles carrés qui ne comprend pas moins de 160 millions d'habitants, de race et de conditions diverses. D'après nous, l'objectif britannique, en ce qui concerne la Russie, doit être quadruple :

1° Restreindre et ensuite arrêter la propagande antibritannique ;

(1) Il faut signaler aussi un paragraphe sur les Syndicats. Les observateurs se montrent étonnés de la subsistance de « Trade-Unions » dans un pays de la dictature du prolétariat, ce qui leur semble une contradiction. Cette question mériterait une étude particulière.

2° Obtenir la reconnaissance par le gouvernement russe des dettes privées d'avant guerre ;

3° Obtenir le plus d'argent possible pour les sujets britanniques auxquels ces dettes sont dues ;

4° Augmenter le commerce entre la Grande-Bretagne et la Russie, pour le plus grand bien de nos chômeurs.

La difficulté consiste à saisir le moment psychologique favorable pour tenter de négocier, car des négociations sans résultats seraient pires que l'absence de négociations.

« Nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir de difficultés insurmontables si le gouvernement soviétique veut donner les assurances nécessaires sur les points 1, 2 et 3, parce que les conditions d'un règlement de dettes et la question d'un emprunt doivent être discutées et réglées sur les bases purement commerciales sans impliquer aucune garantie du gouvernement.

« A l'heure actuelle, les Allemands et les Américains commencent à entrer en ligne en grand nombre. Des pourparlers se poursuivaient entre le gouvernement soviétique et les différentes entreprises étrangères pendant notre séjour à Moscou.

« Nous suggérons que le gouvernement de Sa Majesté surveille soigneusement la situation et ne laisse passer aucune occasion favorable d'assurer entre nous et la Russie un règlement diplomatique et commercial satisfaisant pour les deux pays, car nous croyons que cette occasion peut se présenter à bref délai. »

Dans l'ensemble, ce rapport marque une volonté de collaboration, appuyée sur une reconnaissance totale de la Révolution communiste et de ses effets. Les mobiles économiques de cette attitude apparaissent clairement : l'Angleterre craint d'être totalement écartée du marché russe au profit des Américains. Mais cela ne suffirait pas à faire faire ce pas en avant aux députés conservateurs, au moment où les Syndicats russes, qu'ils appellent un peu négligemment (peut-être par la faute du traducteur), des Trade-Unions, soutiennent de toutes leurs forces la grève des mineurs. Quelle garantie donne la Russie ?

« Nous avons trouvé dans les cercles officiels soviétiques beaucoup d'idées fausses sur la politique

britannique. On croit fermement que le gouvernement britannique n'est pas seulement opposé au Gouvernement russe, mais qu'il est décidé à le renverser par tous les moyens. C'est en vain que nous avons cherché à dissiper cette méprise. L'ignorance profonde et vraiment alarmante des deux pays à l'égard l'un de l'autre a été pour nous une pénible surprise.

« La propagande actuelle est dirigée, sans que l'on songe à s'en cacher, par la III^e Internationale, ou Comintern. Qu'il existe un lien étroit entre le Parti communiste et la III^e Internationale, c'est chose évidente. Mais il est significatif qu'un membre seulement du gouvernement se retrouve dans le Comité exécutif de l'Internationale.

« Réconciliés à regret avec la nécessité de maintenir des relations avec des gouvernements capitalistes pendant bien des années, beaucoup de communistes russes sont anxieux de mettre un terme à l'hostilité publique de l'étranger et de justifier leur système aux yeux de l'univers. Nous avons observé avec intérêt à cet égard un sensible refroidissement entre le gouvernement et la III^e Internationale. »

Voilà où les conservateurs pensent trouver une garantie de collaboration amiable : divorce entre le gouvernement de l'U. R. S. S. et la III^e Internationale. Tout communiste un peu averti comprendra la faiblesse et l'hypocrisie de cet argument.

Nous n'avons pas à développer ce point ici, mais il faut dire à M.M. les députés du Parlement : En vérité, quelle « pénible surprise », quelle nouvelle inattendue, que l'ignorance profonde et alarmante des deux pays. Mais, votre pays, ce n'est pas celui du gouvernement de Sa Majesté, ce n'est pas celui que prétendent mener les Baldwin et les Mac-Donald — celui-là cherche, en effet, par tous les moyens à écraser la Russie révolutionnaire. Votre pays, celui qui n'a aucune ignorance de la Russie, et, au contraire, qui met tout son espoir en elle, c'est celui du prolétariat que vous opprimez, l'Angleterre des travailleurs, des ouvriers en grève depuis douze semaines ; toute la classe ouvrière anglaise qui marche déjà vers le peuple des Républiques soviétiques, en union avec lequel il échappera au joug américain auquel vous êtes en train de le soumettre.

La lutte pour le pétrole devient une phase de la lutte économique entre les impérialismes anglo-américains et l'U. R. S. S.

Dans un article du précédent numéro de *Clarté*, nous avons parlé des efforts fournis par les représentants de la Standard Oil pour faire entrer la Russie dans le *Cercle Standard-Shell* par le moyen de l'achat d'une certaine quantité de pétrole russe. Comment ces deux groupes agissent-ils maintenant de concert ?

Avant et depuis la guerre, la lutte mondiale pour la possession du naphte était circonscrite entre l'Angleterre et l'Amérique. La rivalité du groupe Standard Oil de Rockefeller et du Groupe Shell-Royal-Dutch-Mexican Eagle, etc., (contrôlé par les Anglais) a déjà suscité des crises révolutionnaires et des conflits armés au Mexique, en Turquie, en Perse. L'antagonisme capital du monde est l'antagonisme anglo-américain. C'est ce que montrera de plus en plus nettement l'avenir. Pourquoi ? Parce que l'Angleterre est encore le pays le plus riche et le plus puissant après les Etats-Unis. C'est le principal rival, l'obstacle fondamental. Cet antagonisme est particulièrement aigu dans la lutte pour le pétrole. Tous les sous-produits du naphte (mazout, etc.), se sont révélés, notamment durant la guerre, d'un usage bien plus facile et d'un prix de revient très inférieur au charbon. Cet usage généralisé dans la marine, par exemple, devait assurer la suprématie navale aux pays détenteurs de naphte. Anglais et Américains entrèrent donc en lutte pour la possession des terrains pétrolifères. En 1921-22, alors que la production contrôlée par les Américains était sans conteste la plus importante, les Anglais s'étaient habilement fait octroyer des concessions très nombreuses en Amérique centrale, en Amérique du Sud, Turquie, Perse (sans compter leurs ressources en Afrique australe, en Australie, en Birmanie), encore inexploitées, et dont le rendement devait s'accroître au fur et à mesure que les champs pétrolifères des Etats-Unis s'épuiseraient. Mais, apparemment aussi puissante que les Etats-Unis sur le chapitre du pétrole, l'Angleterre est, par ailleurs, tellement défaillante qu'elle a été obligée d'en rabattre. C'est bien ce que semble indiquer la récente alliance Standard-Shell.

Mais de tels ennemis ne pouvaient s'entendre que dans une situation qui les mettait en péril tous les deux. Ce péril, ce commencement de leur perte, c'est le pétrole russe. Une production croissante, des exportations qui trouvent des débouchés en Europe, la découverte de terrains pé-

trolifères immenses au Caucase, en Crimée et dans l'Asie centrale — l'Amérique comprit que la Russie allait devenir un ennemi plus dangereux que l'Angleterre, et que par une entente avec les Soviets, d'accord avec l'Angleterre, elle réussirait un coup double : elle empêcherait la crise en abaissant considérablement le prix du pétrole, et, d'autre part, agitant devant les yeux de l'Angleterre le spectre soviétique, elle l'entraînerait dans des accords qui modéreraient ses appétits et rendraient aux groupes américains leur suprématie compromise.

Et c'est dans ce sens qu'il faut interpréter les récentes négociations entre le Syndicat russe des pétroles et les représentants capitalistes agissant au nom de la Standard-Shell.

La *United Press* a annoncé le 4 juin que le Syndicat soviétique des pétroles a vendu 125.000 tonnes de sous produits du pétrole (kérosène) à la Vacuum Oil Co. Cette vente, qui suit une première faite en mars, de 75.000 tonnes, « est interprétée à Moscou comme la preuve de relations plus étroites entre le Syndicat russe des pétroles et la Standard Oil, d'après le *New-York Herald* du 4 juin. Elle marque la récompense des efforts de Sir Henri Deterding, le *Directeur de la Royal Dutch et de la Shell Union*, pour lier le pétrole soviétique dans des accords internationaux. »

Mais l'Etat prolétarien exerce un contrôle absolu sur le commerce extérieur, et il en assume la direction. La vente d'une certaine quantité de pétrole, prévue dans le Gosplan, ne peut donc nullement être interprétée comme une dépendance économique. Les financiers américains ont à traiter avec l'Etat, réalisant un plan méthodique d'exportation, non avec des concurrents particuliers. Leur tactique s'en trouve faussée. Il ne s'agit plus de forcer l'adversaire par une privation de matières premières. Les Américains n'ont pas plus de prise sur la main-d'œuvre ou les moyens de transport. Car il ne faut pas oublier que pour l'Amérique le problème est de s'assurer le marché européen. Des crédits, les Soviets en trouveraient en Europe. Dans ces conditions, quels « accords » réaliser, quelles contraintes exercer ? Toute l'activité des potentats américains est tournée vers la recherche de cette nouvelle orientation de l'économie, un rajeunissement du capitaliste.

« ...Le pouvoir politique à proprement parler est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression des autres. Si le prolétariat dans sa lutte contre la bourgeoisie se constitue forcément en classes, s'il s'érige par une révolution en classe régnante et, comme classe régnante détruit violemment les anciens rapports de production, il détruit, en même temps que ces rapports de production, les conditions d'existence de l'antagonisme des classes, il détruit les classes en général et par là même sa propre domination comme classe. A la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. » — Karl MARX.

Le rapport annuel de la Standard Oil of New Jersey indique que les revenus de cette Société s'élèvent pour 1925 à la somme effarante de 1.143.529.504 dollars. Le bénéfice net est de 111.231.355 dollars, déduits les frais d'impôts, etc... La *United Press*, qui communique ces chiffres, ajoute qu'il y a là une disproportion excessive entre la production et la possibilité d'écoulement.

C'est une situation qui nécessite une vente en masse à d'autres Sociétés. L'anarchie de la production capitaliste est à son comble. Il faut des débouchés à l'Amérique. Qu'on se rende compte des moyens dont elle dispose pour en trouver. La Standard Oil a distribué gratuitement des millions de lampes à pétrole en Extrême-Orient pour y augmenter l'écoulement de ce produit. Mais c'est là un moyen pacifique. Les marchés plus difficiles s'enlèveront à coups de fusil. Le Mexique, champ d'avenir pour l'industrie américaine du pétrole est déjà sous le coup d'une annexion.

Or cette rapacité, qui dévoile de plus en plus ses desseins extrêmes et son caractère militarisé, dessine comme un cercle vicieux où se meut la grande industrie. En même temps qu'elle lutte pour trouver des débouchés nouveaux, qu'elle étouffe grâce à sa surproduction, l'industrie pétrolière américaine, par exemple, est obligée de chercher à accaparer une partie du pétrole russe pour assurer définitivement sa suprématie et la libre disposition du marché mondial. Non que les chiffres de la production soviétique soient assez considérables pour l'inquiéter directement. La production mondiale pour 1925 a atteint 151 millions 497.000 tonnes métriques d'huile brute (d'après le rapport annuel de la Royal Dutch). 108 millions de tonnes sont produites par les Etats-Unis ; 18 millions par le Mexique ; 8 millions 500.000 par la Russie ; 2.500.000 par la Roumanie. La production numérique est donc faible. Mais, en réalité, les Etats-Unis éprouvent des difficultés à s'ouvrir le marché européen et ceci est d'autant plus grave pour eux que c'est au profit de la production soviétique. On comprend donc que le marché européen pourrait totalement lui échapper si les Soviets développaient considérablement leur production, ce que leurs ressources leur permettent de faire. Et c'est ce que l'Amérique ne veut pas tolérer.

D'après la *United Press*, à Moscou, « on estime que les négociations entre les représentants de la Standard Oil et le Syndicat des Pétroles soviétique seront un important facteur du rétablissement des relations normales avec la Russie... L'importance des ressources de la Russie en naphte conditionne les relations des étrangers avec les Soviets. Il est certain que c'est le naphte

qui a facilité la reprise des relations entre les Soviets et la France et l'Italie, dont les marines dépendent du pétrole de Bakou. Les 60 millions de barils que les Soviets comptent exporter cette année font la moitié de la consommation de l'Europe. Les Soviets peuvent espérer dans l'avenir avoir la suprématie sur le marché européen. »

..

C'est par le détour d'une action de paix et de concorde, surtout de concorde économique, que l'impérialisme américain pousse ses tentatives d'étouffement. Réaliser des accords avec la Russie lui paraît le meilleur moyen de contrecarrer le développement de l'Etat prolétarien. Démocrates et républicains s'entendent aux Etats-Unis pour négliger la Russie, pour isoler le foyer révolutionnaire. Mais les hommes d'affaires voient la situation d'un autre œil, et ils ne sont pas longs à changer le point de vue des hommes au pouvoir. Ignorer l'U. R. S. S., cela est possible pour l'impérialisme américain tant que celui-ci n'a rien à craindre sinon d'une concurrence du moins d'un développement trop grand de l'industrie et du commerce soviétiques. Mais leur rétablissement et leur raffermissement sur les bases socialistes est ce qui l'inquiète désormais. Impossible de l'ignorer. La presse entière envisage ainsi la situation et la nécessité d'être en relations avec le gouvernement des Soviets, puisque le monopole du commerce extérieur appartient à l'Etat.

Mais les Etats-Unis ne pouvaient pas engager la conversation avec les Soviets indépendamment de l'Angleterre, trop puissante sur le marché du pétrole. C'est en accord avec elle qu'ils ont agi. Amitié forcée, facilitée par les menaces dirigées contre l'Angleterre à Mossoul, au Turkestan et ailleurs. La Royal Dutch, dans son rapport pour 1925, ne peut pas s'empêcher de montrer une certaine mauvaise humeur :

« De la Russie, qui a tenu autrefois un rang si marqué parmi les pays producteurs de pétrole, nous ne pouvons parler qu'avec la réserve qui s'impose. Des publications officielles s'efforcent de créer l'impression d'une augmentation de production dans ce pays et le profane serait d'autant plus disposé à y croire qu'il voit maintenant la Russie exporter d'aussi grandes quantités d'huile. Mais quiconque prend la peine d'examiner ces rapports dans un esprit critique arrive à de tout autres conclusions ; par exemple, il n'échappera pas que la production de 1924-25 n'a été que 75 % de celle de 1913 (et 1913 n'était certes pas une année favorable pour la Russie), tandis que les exportations pour 1924-25 ont dépassé les 145 % de celles de

1913. Les produits exportés sont souvent vendus à l'étranger bien au-dessous de leur valeur réelle, tandis que la Russie souffre elle-même, pendant ce temps, d'une crise de manque de pétrole tant pour l'éclairage que pour le chauffage... »

Il est malheureux que Sir H. W. A. Deterling Directeur général de la Royal Dutch, qui signe ce rapport, soit le même qui dirigeait les négociations avec le Syndicat des Pétroles soviétiques ! Ces négociations ont abouti à l'achat par la Vacuum Oil Cy de 125.000 tonnes de kérosène qui, suivant les communications de la *United Press*, est interprété comme le résultat des efforts de H. Deterling « pour parer aux dérangements internationaux provoqués par le pétrole soviétique ! »

En 1913, la Russie produisait 514.300.000 pouds (1) de naphte. En 1925-26, on estime une production probable de 519.200.000 pouds (2) ; ce qui fait plus de 75 % de la production d'avant-guerre. Et les exportations montèrent pour 1925-26 à 96.400.000 pouds (pour 58 millions en 1913), ce qui est loin de faire 145 % d'augmentation. « Le succès des exportations du naphte de l'U. R. S. S., écrit Batouline, s'explique non seulement par le développement de la consommation en Europe, mais aussi par la qualité très appréciée de nos produits... Ces temps derniers, on a pu lire dans la presse étrangère que, par suite du développement de sa consommation intérieure, l'U. R. S. S. cesserait bientôt d'être un pays exportateur... Dans la mesure où le développement des exportations du naphte sera conforme aux intérêts de l'U. R. S. S., il sera soutenu par tous les moyens à la disposition de l'Etat. »

M. Vauclain, le Directeur de la Baldwin Locomotive Works, dont nous avons déjà parlé, a prononcé à l'Export Managers Club de New-York, un discours sur les relations américano-soviétiques. Comptant parmi ces hommes d'affaires qui ne sont pas longs à incliner la politique de leur pays, il dit : « Les Etats-Unis d'Amérique travailleront un jour avec les Etats-Unis de Russie. Les conditions de vie ne sont pas aussi détestables en Russie que le dit la presse. Il ne manque à la Russie qu'une aide financière pour devenir l'un des plus puissants pays commerçants du monde... Mais pour que l'Amérique soit en mesure de faire des affaires avec la Russie, celle-ci devra auparavant faire la paix avec l'Amérique et régler ses dettes. » Cette opinion confirme l'idée maintenant admise dans toute l'I. C. : à savoir que la lutte pour le

marché européen, et, par suite, le marché mondial, se résout en une lutte entre les Etats-Unis d'Amérique et l'Union des républiques socialistes soviétiques. Vendre des tracteurs à l'Etat prolétarien, c'est faire une affaire, mais pour un capitaliste, c'est aussi vendre des armes à l'ennemi. Et lui acheter du pétrole, c'est être forcé de traiter avec lui. L'Europe bourgeoise est désormais un terrain conquis pour l'Amérique, l'Angleterre seule présente une résistance qui va en s'affaiblissant. Le monde — moins les Soviets — est ouvert aux impérialistes yankees. C'est pourquoi, cette lutte entre l'impérialisme américain et l'Etat prolétarien ne se limite pas en réalité à un duel économique. Comme Trotsky l'a justement affirmé, il y va de tout l'avenir du communisme. L'U.R.S.S. n'est pas seulement un concurrent qu'il faut éliminer, elle est aussi l'avant-garde de la Révolution. Voilà pourquoi M. Vauclain, par exemple, qui constate la nécessité pour son pays de reprendre des relations commerciales étroites avec l'U. R. S. S., afin de l'enchaîner dans des accords déprimants pour elle, estime aussi que les Soviets doivent préalablement « faire la paix avec l'Amérique et régler leurs dettes ». Cela veut dire : Pas de commerce sans neutralité politique. Pas de propagande communiste. Réglez vos dettes comme les autres pays d'Europe.

..

L'Amérique hait et craint la 3^e Internationale plus encore que la concurrence britannique. Elle a sans doute raison. Mais cette fois sa raison lui sera un vain secours. Le capital américain sent cela. Dans son rapport du 18 juillet 24 sur les perspectives de l'évolution mondiale, Trotsky disait : « Il n'est pas d'ennemi plus acharné du bolchevisme que lui... Il se heurte déjà à nous parce que les voies menant à la Chine et à la Sibérie passent par l'océan Pacifique. L'impérialisme américain caresse le rêve de coloniser la Sibérie. Mais il y a la une garde. Nous avons le monopole du commerce extérieur. Nous avons les bases socialistes de la politique économique. C'est là le premier obstacle au capital américain. »

Les essais d'accords, au sujet des pétroles par exemple, prouvent que la lutte est déjà dans sa phase active. Les Etats-Unis vont tenter d'une façon de plus en plus pressante, l'asservissement économique de la Russie des Soviets. L'industrie du naphte est une des plus puissantes en Russie, et capable d'alimenter presque entièrement le marché européen. D'où ses efforts de ce côté. Nous continuerons à les suivre.

P. N.

(1) Poud = 16,3 kg.

(2) Batouline, directeur du Syndicat du naphte (*L'Europe Nouvelle*, 19 juin 1926).

Les jeunes écrivains russes de la Révolution entre le passé et l'avenir

La littérature pose, au lendemain de la révolution, en termes nets, le problème de la culture générale. C'est surtout à ce titre qu'elle nous intéresse. Dès la fin de la guerre civile (1921), les lettres nouvelles connurent en Russie un essor, qu'il est bien permis de qualifier de merveilleux. Personne n'en est pourtant satisfait ; et l'on parle volontiers de crise. Autocritique, sévérité envers soi-même, conscience douloureuse de l'immense difficulté de résoudre les problèmes du temps présent. Mais, c'est par comparaison avec les littératures étrangères, en la situant dans l'atmosphère de la culture européenne d'après-guerre qu'il faut juger la nouvelle littérature russe — et non sur ses exigences envers elle-même ; dès lors, elle apparaît étonnante de sève, de profondeur, de variété, de nouveauté. Nul autre pays n'a vu surgir en ces années, tant de jeunes talents, tant d'œuvres nouvelles méritant l'attention. Il y a ceux qu'on appelle ici les « compagnons de route » de la révolution : Boris Pilniak, Vsevolod Ivanov, Babel, Seyfoullina, Constantin Fédine, N. Nikitine, B. Kavérine, V. Chklovsky, Zostchenko, I. Ty-niarov, Mayakovsky ; les prosateurs et poètes prolétariens : S. Semenov, B. Lavreniev, Sérafimovitch, Fourmanov, Glădkov, Bezymensky, Lélévitch, Sadofiev, Libedinsky, Jarov, Demian Biedny, Sannikov ; à ces noms, il faut ajouter ceux des raliés d'hier qui ont tenté de renouveler leur inspiration : Alexis Tolstoï, Ehrenbourg, Veressniev, André Sobol, Vladimir Lidine.

Je m'efforce de suivre d'ici, à grand-peine il est vrai, la vie des lettres en Europe et principalement en France. Une comparaison s'institue sans cesse dans mon esprit entre les écrivains d'ici et ceux de là-bas. Je pense à M. Paul Morand pour qui l'Europe — galante — de Madrid à la Vistule, pas au delà, semble une vaste maison... ouverte la nuit, offrant au monsieur qui n'en demande pas plus à la vie, une ample gamme de plaisirs tarifés et pimentés. Les Européens? personnel ou clients. Les Européennes? Je pense à l'ironie déserte de M. Jean Giraudou pour qui l'Europe est une carte que des bourgeois mornes ou bienveillants refont comme ils refont de temps à autre le cadastre ; — au Julien de Philippe Soupault (*En joue !*) dont la « vie se consumait bêtement comme une cigarette abandonnée » ; aux jeunes bourgeois conscients

et vannés, qui voudraient bien se réveiller des hommes ; — de M. Drieu La Rochelle à ce farceur de Mortherlant pour qui tout le monde (mais les fusilleurs surtout) a raison... Et la jeune littérature russe me paraît dépasser ces hommes et ces œuvres d'assez haut.

Sa richesse est d'être vivante. Et elle est vivante parce qu'elle est celle d'un « pays en marche », où des millions d'hommes mus par les plus profonds, les plus essentiels des intérêts humains, ont entrepris de rebâtir le monde. Le littérateur est, parmi les serviteurs des classes dirigeantes l'un des plus asservis ; sa mission naturelle est de les récréer, de les anoblir devant elles-mêmes, de cultiver leurs états de conscience, d'étendre leur influence aux classes en tutelle, privées de facultés créatrices. Aux époques de développement d'une classe dirigeante, la littérature grandit, élargit la sphère de sa compréhension, se renouvelle au contact des masses, atteint, avec des œuvres durables, des sommets ; les époques de déclin et de réaction ont la littérature étroite et pauvre qu'elles méritent. Notre lendemain de révolution a plusieurs littératures, en somme opposées, parce que plusieurs courants contraires luttent dans la société soviétique où la révolution continue en d'innombrables processus moléculaires. Toutes sont vivantes, car toutes représentent des forces sociales en action, des hommes — vainqueurs, vaincus, adaptés, incertains — en lutte, obligés, tous les jours de résoudre par l'action consciente les problèmes que la routine résout ailleurs sans effort.

Si contradictoire, si variée, la littérature russe d'aujourd'hui a-t-elle des caractères généraux ? Il me semble que ce sont : l'intérêt pour les grands problèmes de la destinée sociale, le sentiment du conflit entre les forces rétrogrades et la conscience, le dédain de la psychologie pure, c'est-à-dire de la pensée et du sentiment détachés de l'action, le dédain de l'esthétisme pur, c'est-à-dire de l'art détaché de la vie, le sentiment de la vie des masses, le sentiment de l'action collective, le sentiment de la défaite d'un monde et de la naissance d'un monde...

Ces traits, je les retrouve dans les œuvres les plus différentes.

Des écrivains raliés à la révolution au lende-

main de sa victoire, attachés par tout leur passé à l'ancienne société russe ou européenne (Alexis Tolstoï, Elie Ehrenbourg) ont cherché une orientation entièrement nouvelle. Observateur averti des mœurs fin d'ancien régime, Alexis Tolstoï s'est adonné au roman d'imagination utopique (*Aélita*), conçu par des procédés de fantaisie logique, et au théâtre historique. Double dérobade devant le présent. Ehrenbourg, avant d'aborder, avec une fécondité peut-être excessive, dans sa manière réaliste et sceptique de toujours, l'étude des mœurs nouvelles, plus exactement de ce qu'il y reste des vieilles mœurs, s'est adonné, lui aussi, à des œuvres d'imagination, bâties sur un plan logique (*Julio Jurénito*, *le Trust pour la destruction de l'Europe*). Son désespoir railleur a pris pour scène l'univers et pour thème la fin de toute civilisation. Le fond n'est pas neuf, mais les toiles sont vastes. — Un écrivain se forme en des longues années d'incubation, d'observation, d'assimilation. Il ne crée des personnages vivants que si des foules vivent en lui, s'il sait comment pensent, parlent, aiment, souffrent les hommes dont il a pénétrés l'âme... Quels hommes de la Russie nouvelle, Alexis Tolstoï ou Ehrenbourg pourraient-ils nous révéler dans la lutte, la peine, l'amour ? La société russe qu'ils ont connue, bourgeoisie éclairée, intellectuels, officiers, gens de cour pour l'un, bohème, petite bourgeoisie, déclassés cosmopolites pour l'autre, n'est plus. L'ouvrier de Poutilov, la petite étudiante communiste, l'organisateur des cellules du parti, le commandant rouge, types nouveaux, leur demeurent fermés. Ehrenbourg n'étudie avec succès dans la réalité présente que les types appartenant au passé : médiocres aventuriers, âpres petits bourgeois.

Des jeunes écrivains, les plus talentueux ne sont pas communistes — il s'en faut. Boris Pilniak est à coup sûr l'un des plus caractéristiques. La révolution qu'il aime, qu'il admire, dont il est le fils lui apparaît comme une bourrasque — une tempête de neige — le déchaînement formidable de forces élémentaires ; conception plutôt anarchiste, familière à la fois aux intellectuels et aux paysans. Vue de l'extérieur, la révolution semble, en effet, à qui ne s'identifie pas pour en pénétrer la loi intérieure à la conscience de classe du prolétariat, un ouragan formidable ; les facteurs sociaux dont l'esprit ne discerne pas les forces motrices et les tendances revêtent l'aspect d'éléments fous, comme le vent qui souffle sur les steppes (le « vent fou » du poète obéit, lui aussi, à de strictes lois ; pour le constructeur d'un gratte-ciel ou mieux pour le capitaine d'un voilier, ce n'est pas une force aveugle, c'est une

force régulière, familière, à dompter ou utiliser). Cette conception « grandiose » de la révolution-élément est au fond un fruit de la prodigieuse ignorance des intellectuels nourris de l'ancienne culture, mais étrangers à la pensée prolétarienne, à la théorie de la révolution, à la conception marxiste du devenir social.

Je reviendrai sur le beau livre de Constantin Fédine, les *Villes et les Années* où la révolution est aussi contemplée de l'extérieur par un écrivain hanté des préoccupations éthiques de l'intelligence russe d'hier et d'avant-hier (de Dostoievsky à Tolstoï) ; œuvre poignante et décevante, problème sans solution, impasse. Un homme traverse, comme en un rêve éveillé, la guerre et la révolution, sans faire le mal, sans verser le sang, « sans piétiner une seule fleur ». Et il est tué à la fin et il est juste qu'on le tue — et l'on ne sait plus si l'auteur approuve qu'il soit tué, ou s'il ne voit là que l'accomplissement d'une sorte de loi naturelle. Le drame de la révolution se réduit à l'écrasement d'un homme — d'un faible — par les éléments déchainés...

Des communistes passent dans les livres de Pilniak et de Fédine, vrais, très beaux parfois, solides, actifs, dévoués, sachant mourir et, ce qui est mieux, sachant vivre, c'est-à-dire vaincre, travailler. Mais ils sont observés, eux aussi, comme la révolution qu'ils font, de l'extérieur. Leur âme demeure fermée. On les voit passer, on les entend parler, on ne pénètre jamais leur vie profonde. Ce sont pourtant des hommes de chair, sous les vareuses de cuir ! Les écrivains européens décrivent avec cette observation extérieure minutieuse, intelligente, indigente et bornée, l'oriental « impénétrable » brahmane ou coolie.

D'autres ont étudié le monde spécial des *outlaws*, bandits, souteneurs, chercheurs d'aventures des bas-fonds de nos grandes villes (Babel et ses chenapans d'Odessa, B. Kavérine, la *Fin du Repaire*, Vassili Andreiev). Depuis toujours, la littérature russe voue à ces irréguliers une tendresse semblable à celle d'un Jules Vallès pour ses réfractaires. (Rien de commun avec la librairie sentimentale « genre apache » à la manière de M. Francis Carco). Ce sont des victimes. Des révoltés, des vaincus, des originaux, des déclassés. Remarquez que les cinq termes de cette définition s'appliquent aussi avec justice à beaucoup de nos intellectuels. Entre ceux-ci et ceux-là, il existe, attestée d'ailleurs par un Gorki, une secrète parenté. La bohème intellectuelle comprend le sous-prolétariat des irréguliers, beaucoup mieux qu'elle ne comprend

le prolétariat d'usine. Je note, en contraste avec l'impénétrabilité des communistes (et des ouvriers révolutionnaires en général) pour nos nouveaux écrivains, leur réussite dans l'étude des *outlaws*. Ne traduit-elle pas un autre aspect de cet anarchisme inconscient de déclassés, qui se manifeste chez un Pilniak par la conception de la révolution-ouragan ?

Le vieil écrivain, Veressaïev, dont les *Notes d'un Médecin* sur la guerre russo-japonaise firent époque autrefois, est l'auteur d'un roman intitulé avec justesse *Dans l'Impasse*. La petite bourgeoisie intellectuelle y est décrite pendant la révolution, hésitante, mécontente, scrupuleuse, hostile aux blancs — ces réactionnaires, mais ces patriotes, — hostile aux rouges, ces impitoyables, ces barbares, ces hommes-éléments, — mais ces socialistes, — hostile et tour à tour proche aux uns et aux autres... Une œuvre comme celle-là est, indépendamment de ses qualités littéraires, un document. On répète souvent les aphorismes de Marx et de Lénine sur les perpétuelles hésitations des classes moyennes incapables, de par leur situation économique, d'avoir leur politique propre, et tenues ou de se mettre à la remorque de la bourgeoisie — ce qu'elles font de coutume, comme les y porte la culture bourgeoise, ou de se mettre à la remorque du prolétariat (leurs enfants les meilleurs furent souvent de grands serviteurs de la classe ouvrière); jamais on ne démontra mieux que dans ce livre ce que l'abstraite théorie marxiste contient de vérité profonde.

Je lisais ces jours-ci une nouvelle d'un jeune écrivain de talent, lui aussi, M. Nikitine : *Plein Vol*. Nouvelle fort bien construite, avec une maîtrise très neuve de la forme, brève, elliptique, excluant les développements psychologiques même quand il s'agit de révéler une psychologie, ménageant au lecteur d'habiles surprises. Le sujet : deux anciens officiers, échoués dans l'armée rouge, à des postes subalternes, se sentent inutiles, las, privés d'un but, livrés à eux-mêmes dans la nette conscience d'être, des épaves. L'un se suicide, l'autre l'y aide et devient fou. Ce petit livre effrayant est l'œuvre d'un homme de 29 ans, formé pendant la révolution (Nikitine a d'ailleurs écrit d'autres contes ; plusieurs comme *la Barque, la Nuit, le Matin*, expriment avec une rare puissance certains aspects de la guerre civile). C'est aussi un document. Je songeais en le lisant au suicide de Boris Savinkov. *Plein vol !* L'ancien terroriste s. r., l'ancien révolutionnaire, l'ancien complice de Kornilov, l'ancien condottière de la contre-révolution, désespéré du nau-

frage de sa vie, qui avait fait devant le Tribunal révolutionnaire de Moscou l'impitoyable *mea culpa* que l'on sait, contemplant un jour l'azur de la fenêtre largement ouverte de sa chambre de prison : « Qu'il fait beau, dit-il ! Ah ! prendre son vol... » Et il bondit. Il se fracassa dans la cour. L'abîme était en lui. Je songeais au suicide, en décembre dernier, de notre poète Serge Essénine, qui chanta l'audace des vauriens, les nuits des *outlaws*, les cabarets de Moscou et l'exprimable souffrance de se sentir en marge de la Russie nouvelle, de n'avoir pas compris, suivi jusqu'au fond de l'âme, la révolution ; je songeais à Serge Essénine que la bohème nous a pris et nous a tués. Epaves ! épaves ! Mais qu'elles nous ravissent de richesses ces épaves ! Je songeais à ces morts, quand le journal m'annonça le suicide d'André Sobol.

Dénouement atrocement logique, d'une existence de perpétuel inadapté. Révolutionnaire et forçat sous l'ancien régime, à peu près contre-révolutionnaire au début de la révolution d'octobre ; puis rallié ; conscience tourmentée d'idéaliste en proie aux scrupules ; sensibilité hyperesthésiée ; du talent, un talent d'écorché vif, l'amour des vaincus, l'angoisse du « pourquoi vivre », — du « nous ne sommes plus bons à rien, nous sommes dépassés », — le sentiment accablant de ne pouvoir, quoi qu'on veuille se renouveler, d'appartenir malgré soi au passé. C'est tout, au fond ; ça suffit. Le passé a tué cet artiste comme il accable sous nos yeux toute une génération.

Les œuvres les plus imprégnées de l'esprit nouveau, celles qui s'accordent le mieux avec l'effort régénérateur de la révolution, moins nombreuses, quelquefois excellentes, puisent leur inspiration à deux sources.

Les unes s'inspirent de la guerre civile, telle que les masses rurales la vécurent. Vsevolod Ivanov, dont j'ai entretenu naguère les lecteurs de *Clarté*, dépeint en des contes d'une forte saveur, les partisans rouges de Sibérie (*Les Partisans, les Sables-bleus, le Train blindé*), race fruste et magnifique qui a vaincu de l'Oural à Vladivostok. Tartare, d'origine paysanne elle-même, l'institutrice Lydia Seyfoullina est aujourd'hui un des écrivains les plus populaires de la Russie. Ses œuvres dépeignent, en une langue dure où le parler rural rejoint la langue simple et riche de Tolstoï, la révolution au village. Ses personnages sont vrais, charnels, bien plantés sur la terre russe ; on les voit aux prises avec eux-mêmes, on comprend, à les voir vivre, quels éveils de conscience guidèrent les paysans à travers la tourmente révolutionnaire, quelle loi y

triompha, en eux, des forces élémentaires... Le vieux paysan rouge Artaman Pegikh, fait avant de tomber sous les coups des blancs, un grand signe de croix et murmure : « Seigneur, mon Dieu, reçoit l'âme du bolchévik Artamon ! » Seyfoullina est très proche des écrivains communistes.

D'autres œuvres remarquables puisent leur inspiration dans l'épopée révolutionnaire. L'exaltation des héros y est justifiée par la connaissance intime des forces nouvelles qui ont vaincu : force du peuple conscient de se battre pour sa propre cause, incomparable force morale des révolutionnaires. La seule littérature vraiment épique de notre époque, c'est la nôtre : car l'épopée naît de l'accord — couronné par l'exploit — du poète, avec l'individu, les masses, la loi de l'histoire. Parmi les œuvres de ce genre, il faut citer *Cavalerie rouge*, de Babel, et les poèmes de Nicolas Tikhonov, l'un des maîtres les plus doués — le plus exigeant peut-être envers lui-même — de la nouvelle poésie russe. Babel et Tikhonov ont fait la guerre civile. Babel dans la cavalerie de Boudienny, Tikhonov en mainte autre.

...Deux groupements ont exercé, au cours des dernières années, une influence marquée sur les lettres russes : la nombreuse confrérie amicale de Sérapion, et l'école formelle (B. Eichenbaum, V. Chklovsky, I. Tynianov), selon laquelle la forme est, dans l'œuvre d'art, le facteur décisif primordial. Vivement combattue de la critique marxiste, pour sa répudiation de la méthode sociologique et son indifférence en matière d'idées, cette école a l'incontestable mérite d'avoir fortement rappelé aux jeunes la nécessité d'une étude approfondie des formes du langage et du style, condition de toute maîtrise littéraire.

Nous n'avons pas compris dans cette vue d'ensemble trop cursive, les écrivains prolétaires. Nous leur consacrerons un prochain article.

Dans l'ensemble, l'intelligence russe du lendemain de la révolution ploie sous le fardeau de ses origines. Elle se recrute surtout dans la petite bourgeoisie cultivée qui se rangea en octobre 1917 du côté de l'ennemi. Son attachement à la Russie nouvelle, dont elle est issue, est profond ; mais elle s'est nourrie de la culture du passé — il n'en est pas d'autre, — culture de classes vaincues ici, menacées, condamnées ailleurs, dépassées à tous égards. Et cette culture devient à notre époque le poison spirituel le plus insidieux. Le capitalisme forme les hommes à son image : son esprit pénètre le langage, le style,

la façon même de raisonner, pétrit l'âme de l'homme, en un mot... l'âme de l'artiste surtout, admis à communier avec des générations de nobles intelligences, accoutumé à considérer la culture d'une minorité de possédants comme celle de l'humanité et les lois sociales, transitoires, comme des lois naturelles, immanentes. Placé par la société bourgeoise dans la condition de serviteurs privilégiés, jouissant d'une liberté apparente d'autant plus large que leurs esprits sont mieux asservis, les artistes, opérant sur les plus purs trésors du patrimoine social ont pour mission d'élaborer l'idéal des classes dirigeantes, leur justification la plus élevée devant elles-mêmes, les formes les plus affinées de leur conscience. Leur servitude dorée paraît s'évanouir ; ils peuvent se croire des porteurs de flambeau. En réalité, ils suivent et servent ; mais l'illusion leur est donnée d'être des guides. Et leur mandarinat comporte, outre les honneurs, des prébendes. Au lendemain de la révolution, certains éléments de la culture, morale sociale et familiale, mœurs, littérature, croyance, idéologie, sont en ruines, tandis que les vainqueurs — prolétaires et paysans — en proie aujourd'hui à d'autres soucis, font figure de barbares. La pensée prolétarienne, destinée à devenir à son tour l'animatrice, l'initiatrice d'une culture nouvelle, ne revêt encore que les formes austères et rudes d'une discipline intellectuelle, doctrine de combat affirmée par l'action. Telles sont les causes du désarroi que nous révèle la jeune littérature russe.

Cette littérature est comme toute la Russie, au carrefour, sollicitée par des tendances contraires ; le retour à la démocratie bourgeoise la tente, au fond, davantage que l'acheminement difficile vers le communisme : moindre effort, appel du passé. Telle quelle, il faut le souligner, elle est probablement appelée, de par sa vigueur, sa nouveauté, ses hautes qualités spirituelles, à donner beaucoup, surtout à l'Occident. Elle évoluera avec la société soviétique ; nous pensons qu'elle contribuera par la lutte, l'adaptation et l'émulation à former l'intelligence prolétarienne de demain. Mais dès aujourd'hui, souvent retardataire par rapport à la révolution, elle est, en raison de son expérience, de ses traditions d'humanisme, de l'influence du prolétariat qu'elle subit malgré elle, de ses luttes intérieures, très en avance sur l'intelligence occidentale (1).

VICTOR-SERGE.

Leningrad, juin.

(1) Voir dans le numéro 74 de *Clarté* : *La Littérature épique de la révolution russe*, et aussi dans la collection de la Revue la série des *Chroniques de la vie intellectuelle en Russie*.

L'Orient trahi par un Orientaliste officiel

A propos du livre de M. Sylvain Lévi, membre de l'Institut et gloire de la bourgeoisie française : « L'Inde et le Monde ».

M. Sylvain Lévi vient de faire paraître un livre : « L'Inde et le Monde ». Ce devrait être un événement : M. Sylvain Lévi bénéficie, en effet, jusqu'en Extrême-Orient, d'une grande renommée. Sa réputation d'éclectisme est telle... Tant qu'il se taisait, on ne lui prêtait que vertus et son érudition paraissait du savoir. De temps en temps, il laissait échapper quelques phrases et on lui faisait confiance : c'est qu'alors il pensait en homme et non en machine à produire des systèmes. Mais voici qu'il a voulu parler en magister ! Quel effondrement !

Étalant un appareil voulu de précisions contestables, ce livre est ordonné avec le dogmatisme d'un manuel de propagande. Il regorge d'appareils truismes qui ne sont « qu'une exégèse des lieux communs » de l'entêtement occidental. Manière artificielle de penser qui, sous couleur de science impartiale, sévit dans nos Sorbonnes d'Occident, restées aussi absolues et dogmatiques, voire scolastiques qu'à l'époque de la pré-Renaissance.

Citons entre autres trouvailles :

« Si la civilisation de l'Islam a été moins féconde que la civilisation chrétienne... » — « ... le fanatisme destructeur de l'Islam... » — « Au moment même où Mahomet inaugurerait la propagande par le sabre... » — « La foi dans l'observation et dans l'expérience qui soutient un Galilée et un Pasteur, procède d'un système de vie sociale qui la prépare et la soutient : ni l'empirisme chinois (1), ni la rêverie hindoue, ni le fatalisme musulman, n'ont de chance de la susciter », etc...

(4) « L'humanisme est, si je puis dire, une sorte de catholicisme (universalité) intellectuel. »

(5) Humanisme (Dictionnaire Littré) « Celui qui étudie les « humanités » dans un collège », et, plus loin : « En Allemagne, les humanistes, ceux qui font de l'étude des langues classiques la base de l'enseignement ; par opposition aux réalistes, ceux qui se livrent à l'industrie. »

(6) « La Renaissance introduit une mystique nouvelle, la mystique du progrès. » Albert Sorel a fait depuis longtemps le procès de cette « illusion du progrès ».

Nous voici déjà fixés sur le peu d'estime du Professeur pour les peuples qu'il n'a vraiment appris à connaître que dans une bibliothèque, à côté d'un casier à fiches, et vers lesquels il n'est allé que bourré d'idées préconçues, dont l'étroitesse lui échappe. Comme la plupart de nos intellectuels, il s'est fait du monde une idée, il a classifié arbitrairement les phénomènes humains. A grands coups de poings, il fera rentrer tous les faits observés dans les cases de sa classification. Et cet à priorisme de principe, il l'appellera « méthode scientifique ».

« L'empirisme chinois, la rêverie hindoue, le fatalisme musulman... ». Oser écrire cela et se dire homme de science et orientaliste !... Il n'est pas un Asiatique qui ne se sentirait profondément blessé, dans tout ce qu'il a de plus vivace, par cet odieux collage d'étiquettes qui n'est justifiable que dans la bouche hypocrite des missionnaires occidentaux : leur partialité, sans doute, est de bonne foi, elle les venge, par ces injures, des succès qu'a rencontrés là-bas leur parodie de religion (2), aujourd'hui cadavre, mais instrument toujours d'asservissement.

J'entends le reproche que m'adresserait M. Sylvain Lévi. Me voici sorti de la sereine atmosphère où, de bonne foi, il se croit. Voici que j'entre dans la lutte d'aujourd'hui — et de tous les temps — dont l'actuelle révolution d'Asie est un phénomène indéniable. Mais que fait-il lui-même ? et quel est le but de son livre ? Il ne sait le cacher : « L'Occident, dit-il, a pêché par orgueil, et maintenant le bloc des haines, des rancunes, des jalousies (guère de sérénité dans ce jugement léger, sur une Asie luttant pour son indépendance et son idéal) s'est soudé : il a trouvé, pour l'animer, une puissance installée au cœur de l'Europe, maîtresse de toutes les techniques, laborieuse, opiniâtre, qui porte dans la vie civile la rigueur de la vie militaire et qui

(2) Je ne crois pas faire œuvre de parti pris par ce jugement sévère. Je le justifierais, s'il le fallait, par des références aux meilleurs écrivains chrétiens, qui déplorent la bassesse où est tombée leur religion (Léon Bloy et tant d'autres).

pour résoudre l'antinomie entre l'individu et la collectivité, a opté comme l'Orient pour la collectivité contre l'individu ». Voyez, ainsi décrite, la « rude poigne du pouvoir moscovite, instruit et équipé à l'Européenne... »

Vraiment, M. Sylvain Lévi reconnaît mal la généreuse hospitalité qu'il lui a été donné de recevoir, tant aux Indes que dans la Russie des Soviets, et ce n'est guère agit dans le « plan des lois » (*dharmadhatu*) que de s'insinuer ainsi dans la mêlée, au nom de la science.

On s'attendait, de la part de cet orientaliste, qu'on tenait pour grand esprit, à de solides arguments, à quelque chose de décisif, de nouveau, d'original... hélas !

M. Sylvain Lévi est un linguiste qui s'est adonné à l'histoire. Pour lui, rien n'existe plus au monde que par l'histoire d'une part, et par l'étude des langues mortes d'autre part. Culture, grandeur, noblesse d'une civilisation se mesurent pour lui au degré de considération que l'on a pour l'historien dans cette civilisation. Et je n'exagère rien.

Etrange critère : « Avec l'humanisme, l'histoire devient la base même des sciences... (3) » « Et c'est là que se traduit, plus cruellement encore, l'incohérence douloureuse de cette masse immense. L'Inde n'a pas d'histoire ! » M. Sylvain Lévi lui fait grief de n'avoir pu lui donner les éléments d'une belle thèse arbitrairement classificatrice, que sa curiosité d'antiquaire a vainement cherchés : « Une nation, comme une famille, a ses archives, où elle dépose et surveille précieusement ses titres de noblesse qui sont l'honneur de son passé et la garantie de son avenir. Elle a ses annales... etc... Elle a ses grands hommes... etc... » Ah oui, vraiment, Monsieur Josse, l'Inde est indigne parce qu'elle n'a eu ni bibliothécaires ni archivistes... indigne parmi les indignes, et elle avait fort besoin que nous lui apprenions que le Seigneur Gantama Bouddha était né aux Indes et était un fondateur de religion humaine !

Hélas ! nous ne savons que trop lire entre les

(3) En passant, remarquons que rien n'est plus faux ni calomnieux. Nul pays, plus que l'Asie en général, et l'Inde en particulier, n'a le culte profond et vivant de ses gloires les plus pures. Mme Sylvain Lévi publie, en même temps que son mari, un livre puéril et désarmant : *Dans l'Inde*. Elle y parle de foire de Kandouli où elle fut avec son mari : « Tous les ans, 60 à 70.000 personnes arrivent de toutes parts pour célébrer le poète Joyadeva, l'auteur de ce *Gita Govinda* que Coutellier a traduit en français... » Voilà bien des mœurs d'un pays oubliées de ses grands hommes !...

lignes. Nous comprenons très bien l'infériorité que trouve M. Sylvain Lévi à l'Inde : elle n'a pas su organiser le bourrage de crânes à la Lavissee. Connu. Mobilisation générale, la guerre au nom de Goethe, de Pasteur, la conquête du Maroc, de la Syrie, de l'Indo-Chine ou de Mossoul, au nom de Platon et d'Homère, avec des valets en livrée de l'Institut pour justifier, au nom de l'humanisme les désirs financiers de la « Banque de Paris » ou de la « Standard Oil » !

Or, l'histoire invoquée par M. Sylvain Lévi n'a rien à faire avec la science. Il donne un échantillon de la propagande occidentale qu'il a faite en Orient « Eastern humanism ». Il dit : « Humanism is, if I may say so, intellectual catholicity » (4). Il glorifie l'« humanisme ». Qu'entend-il par là ? On pourrait croire un moment qu'il s'écarte du sens rigoureux du mot « humanisme » (5), dont ce barbarisme est dérivé. On espère, par endroits, qu'il entend par humanisme, une sorte de recherche de la spéculation à rendre accessible à tout le genre humain. Au contraire, il ne sait conclure que par un éloge du grec et du latin dans l'enseignement ! et il admire qu'on les enseigne au Japon, sans oser aller jusqu'à affirmer que, pour cela, le Japon se civilise davantage.

En retard d'un demi-siècle sur la pensée contemporaine, M. Sylvain Lévi se rattache désespérément à la Grèce antique, à la Renaissance, les glorifie une fois de plus, dans des termes de plus pur pompier. Il en est resté, comme il écrit, à un « stage » déjà périmé. La culture gréco-latine ! Comme ces « graeculi » ont su en inspirer à la médiocrité militaire romaine, puis à la nôtre ! Non point tels qu'ils étaient, adaptateurs et importateurs habiles de toutes les pacotilles pour exportation des grands arts et des grandes pensées égyptiennes ou perses, mais tels qu'on a bien voulu se les imaginer. Car les travaux récents de l'École des Sociologues anglais, nous montrent une Grèce bien différente de celle des « humanistes » à l'eau de rose du type Salomon Reinach, qui s'obstinent à la voir à travers les bergeries du XVIII^e, les sentimentalités du XVI^e, les pédanteries naïves du XVI^e siècle (6).

« La cassure définitive entre l'Orient et l'Occident date de la Renaissance », dit Sylvain Lévi. Okakura écrivait : « La Renaissance italienne marque l'heure où, libéré de ses chaînes, l'esprit errant de l'entreprise occidentale commence pour la première fois à s'emparer de n'importe quel coin du globe, où il y a quelque chose à gagner. » Il continuait : « L'augmentation du crédit et du capital qui se produisit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle stimule l'esprit d'invention de l'industrialisme européen... La vie économique de l'Orient, fondée sur la terre et sur le travail, privée par une action systématique, arbitraire, d'un tarif de protection, succombe devant la coalition de la machine et du capital. » Voilà ce qu'a écrit un Oriental, non suspect de bolchevisme, il y a plus de quinze ans, dénonçant : « sur les affres de l'économie politique occidentale, la tragédie du capital et du travail. » (7).



Dans un précédent article de Clarté (juin 1925), à propos de quelques bonnes pages de Sylvain Lévi, j'ai montré que, de l'aveu même de ce savant, lorsqu'il écrit et pense en homme, et non en machine à produire des systèmes, la question Orient-Occident, est toute simple : c'est la révolte de l'humanité vivante contre la machine de guerre de l'impérialisme bourgeois. M. Sylvain Lévi a été formé dans les écoles du capital. On lui a farci le cerveau des justifications élaborées par les esclaves du capital à sa gloire. C'est le gréco-latinisme artificiel de l'école. Depuis la Renaissance, pas à pas, l'Europe élabore, prépare le régime actuel dont la discussion métaphysique n'a guère été entreprise qu'en Asie où il se condamne d'ailleurs par un jugement immédiat. Il n'est point ici possible de reprendre cette histoire qui doit être quelque jour faite à nouveau. Mais bien des valeurs peuvent et doivent être renversées.

J'adore cet éloge démesuré de sa propre petitesse : « A de pareilles conquêtes triomphe désintéressé de l'intelligence humaine sur l'ignorance, l'Orient n'a rien à opposer. » Savez-vous de quoi et de qui il s'agit ? Parbleu de l'histoire et des petits historiens qui se disputent à propos de la « date de Zoroastre. » Par ma foi, voilà qui est fort plaisant. M. Jourdain qu'exalte Syl-

vain Lévi, est bien resté M. Jourdain. Et pour ma part, quel que soit mon respect pour les humanistes, historiens et autres rats de bibliothèque — voire les Champollion — qui découvrent (par le jeu assez facile d'une inscription trilingue) la lettre, mais ignoreront toujours l'esprit, je pense que, depuis la Renaissance, et dans tout ce qui est gréco-latin, nous n'avons guère rien à opposer non seulement au Bouddha ni à Açoka, ni au Guru Nanāk, ni à Akbar, mais encore à tous ceux que lit quotidiennement, dans le texte sanscrit, M. Sylvain Lévi.

J'en viens à trembler et à craindre qu'il ne comprenne pas ce qu'il classifie avec tant de sérénité (c'est-à-dire avec la volonté de rester étranger à l'âme même de ce qu'il lit). Outre que je le pense un peu sévère, vis-à-vis de la littérature tantrique (8), je constate avec stupeur qu'il ne trouve dans l'immense production littéraire de l'Inde de vraiment humain que : le Ramayana, Sakuntala et la Baghavad Gita. Le reste « doit rester inaccessible au reste du monde, sauf un petit groupe de savants et de curieux. »

Je ne connais pas M. Sylvain Lévi, j'avais envers lui le respect de celui qui admire le labeur et la volonté. Ayant passé vingt ans de pénible travail à apprendre que tout ce qu'on m'avait enseigné dans mes vingt premières années était entaché d'erreur socialement volontaire et l'ayant appris au milieu de toutes les difficultés de la vie actuelle, ayant traîné à travers un monde merveilleux une carcasse que les fièvres n'ont point épargné, j'enviais cet homme de posséder ce savoir linguistique que j'aurais voulu partager. Avec quelle tristesse je le découvre si loin de la sérénité dont il se réclame. Ce n'est vraiment qu'un petit bourgeois. À la magnifique nature des Indes, il reproche un climat qui l'a quelque peu incommodé et une faune dont il avait la frousse (p. 89). « La nature est plus redoutable encore... »

Bourgeois entaché de tous les préjugés, de toutes les superstitions de son temps, il exalte ce qui déjà est en pourriture. « L'Occident... a élaboré, au prix d'efforts douloureux et d'expériences chèrement acquises... : patrie, nation, Etat, aristocratie, démocratie, dictature. Aucun de ces mots n'a d'équivalent par ailleurs. » C'est là tout l'appareil de l'impérialisme, affublé de mots gréco-latins. M. Sylvain Lévi va prêcher en anglais l'« humanisme » dans les Indes et là il a le front de prétendre que sa propre culture est essentiellement humaine. Elle est étroitement nationaliste. Car, son humanisme, il le rétrécit

aux nations latines, il le rattache à la culture latine, il en exclut même l'Allemagne protestante en même temps que l'orthodoxe proche Orient. Sans qu'il le dise explicitement, il laisse entendre que la grande guerre a été le triomphe justifié de l'humanisme sur la mystique germanique, sur le dogmatisme de la Réforme qui aboutit, par Rousseau, à Karl Marx !! (p. 146). Et l'on sent qu'au fond de lui-même, dans le conflit anglo-indien au sein duquel il a vécu quelques mois, il critique à la fois l'Inde mystique et l'Angleterre non latine, et se pose, lui, historien, linguiste et petit bourgeois français en arbitre et modèle d'humaniste en voie de perfection, par la vertu du grec et du latin.

Qu'attend M. le Ministre pour couronner M. Sylvain Lévi pour ce livre admirablement, pleinement officiel, au sens national du mot ? Cet homme a bien mis son érudition, sa livrée d'Académicien, sa science, au service de notre ordre bourgeois et national.



« En politique, comme en religion, l'Inde est le Pays de l'anarchie. » Formule qui prouve que M. Sylvain Lévi n'a aucune intelligence de l'âme orientale ; formule qui porte en elle tout le différend tragique entre deux civilisations.

Plus haut, il s'agissait d'empirisme chinois. Ici d'anarchie. Que valent l'un et l'autre de ces jugements ? Dire que toute notre civilisation n'est pas empirique n'est pas la connaître, car sa pensée se limite actuellement à son empirisme même ; je fais ici allusion aux grands problèmes, à la fois physiques et métaphysiques, devant lesquels l'impuissance de nos chercheurs, dans le cercle même de leurs travaux, est due à l'empirisme même de leurs procédés. Nos physiciens n'arrivent plus à traduire dans le langage mathématique les phénomènes que leurs observations enregistrent. Ils sont arrêtés par leur impuissance spéculative. Comment nier cet empirisme stagnant ? Empiriques, toute notre physique appliquée, toutes les formules pratiques de l'ingénieur, de l'électricien — traduction en un langage enfantin, d'ombres de phénomènes entrevus. Car l'analyse cartésienne dont nous ne sommes guère sortis est tout entière fondée sur le continu, ignore l'indivisible et le quanta. Elle part des mêmes illusions *a priori*, des mêmes erreurs intellectuelles qui, sur le plan de la vulgarisation, ont donné « l'illusion du progrès », l'illusion de la civilisation matérielle et financière. Dès qu'elle veut appliquer au mouvement et au phénomène d'énergie, ses propriétés statiques, dès qu'elle veut sortir de la mort, de l'inertie, tous les véritables éléments de la vitalité lui échappent, malgré ses artifices de calcul. La fail-

lite définitive de notre scolastique cartésienne sera sans doute démontrée demain par quelque procédé nouveau d'équations, par un procédé qui permettra le discontinu et s'adaptera au mouvement. Procédé en vain cherché par Leibnitz et Pascal. Le premier a reconnu l'insuffisance de ses procédés de calcul, à l'égard de son système philosophique ; le second a dédaigné d'instaurer un procédé que sa philosophie n'admettait pas. Telle est l'actuelle indigence où nous nous débattons, depuis la Renaissance. Notre système philosophique vulgaire s'est adapté à un mode de calcul empirique et boiteux.

La place me manque ici pour développer à fond un tel sujet. Mais il n'en faudrait pas tant pour démontrer à M. Sylvain Lévi que sa méthode historique n'est qu'empirisme, que ce qu'il trouve comme le plus beau joyau d'une civilisation gréco-latine n'est qu'un fratras de pédante et arbitraire classification. Un à un tous les systèmes de sociologie ou de critique font à demi-faillite.

L'idolâtrie du livre, de la chose écrite est en dehors du concept oriental qui prise avant tout la valeur humaine de l'individu.

Une civilisation n'a de valeur, pour l'Asiatique, qu'en raison de la valeur humaine que peut y atteindre l'individu, et l'Inde plus peut-être que toute l'Asie. Cet individualisme très spécial peut-il être taxé d'anarchie au regard de notre individualisme gréco-latin tout matériel et idéologique ?

De la pensée grecque, pâle reflet de la pensée d'Asie, c'est le seul bien que nous n'avons pas retenu : l'homme n'est vraiment digne d'être tenu pour un homme que lorsqu'il a maîtrisé sa nature animale ou inférieure. Dominer ses passions : c'est à cela que tendent non seulement toutes les écoles du Yoga, mais toutes les pratiques même dégénérées de toutes les sectes d'Orient. Et si s'entr'ouvre ainsi la porte du merveilleux, ce n'est qu'un fait à enregistrer, sans commentaires, car tout notre système occidental est étranger à la saine conception de cette seule vraie dignité humaine : la maîtrise intérieure de soi.

C'est bien au contraire, sur la pourriture de notre société bourgeoise que l'anarchie éclôt de toutes parts, champignon vénéneux. Il n'y a que des intellectuels anarchistes, des millionnaires anarchistes et les meilleurs de nos humanistes ne sont que des propagateurs d'anarchie.

Ah ! il sied bien à l'un des défenseurs de l'Occident de parler de l'anarchie des Indes. Mme Sylvain Lévi s'écrie au contraire naïvement : « Le respect est une de leurs maladies ; qui fondera des cours de rouspétance dans les écoles hindoues ? »

(7) Comparer au Manifeste du Parti communiste (1847), premier chapitre, qui, d'une autre manière, rattache la Renaissance à l'aurore du régime bourgeois.

(8) Voir les travaux de Sir Arthur Avalon.

Notre discipline, à nous, n'est qu'extérieure. L'Asiatique s'en étonne et dit que nous sommes des peuples admirablement « dressés ». Il vient étudier chez nous cette méthode superficielle qui crée un automatisme collectif. Il rit du « self control » anglais qui ne correspond à rien d'intérieur, mais ne commande que l'apparence. Il sait qu'en très peu d'années, il peut nous dépasser de beaucoup — étant donné sa haute culture — dans la discipline collective toute militaire qui est la nôtre.

Il sait également que nous ne sommes accessibles qu'à deux sortes d'arguments :

— Pour un peu d'argent, disent-ils, un Occidental se met à quatre pattes. Et il ne connaît qu'une raison : celle du plus fort.

La grandeur de l'Asie s'impose de plus en plus à notre monde étonné. Solidement retranchée derrière ses marches d'Occident : Turquie, Perse et Russie, de jour en jour, elle organise sa révolution grandissante pour faire face au « désastre blanc ».

J'oppose encore le livre de la femme à celui du mari. Mme Sylvain Lévi écrit :

« J'ai lu hier dans une revue hindoue une longue analyse d'un article sur la question de la « couleur ». Et, ma foi, si un jour, tous ces noirs et ces jaunes et ces rouges que nous avons dédaignés, méprisés, poursuivis, torturés, assassinés (sans que rien nous prouve que ces horreurs ne se répètent encore en quelques coins), si tous ces gens de couleur après avoir dit et redit : « Nous sommes plus nombreux, plus forts, plus prolifiques que les blancs, nous apprenons leurs méthodes », se mettent à les appliquer, nous, blancs, pourrions voir quelque chose (sic). De pareilles lectures donnent la petite mort (sic) et c'est monnaie courante dans toute l'Asie. »

Et M. Sylvain Lévi :

« La réforme sociale a trouvé son Evangile et son Luther en Allemagne, et son Calvin en Russie. Le matérialisme historique abolit résolument une large portion de l'histoire humaine, que son dogmatisme condamne comme indigne. Une compagnie de saints, en possession de vérités infaillibles, va ramener la nature humaine à sa pureté native : l'âge messianique, l'âge d'or, tous les rêves qui ont reconforté la misère humaine vont se réaliser. La guerre, la pauvreté, la haine, le mal, seront détruits à jamais. L'Asie qui se retrouve dans ces mirages paradisiaques, les accepte comme des prophéties nouvelles... etc. »

On ne saurait pousser plus loin l'aveuglement ou la mauvaise foi. Que M. Sylvain Lévi étudie

le marxisme, il verra que loin d'être l'Utopie, c'est une méthode de lutte, un procédé de combat.

Ah ! il ne s'agit point de « mirages paradisiaques ». Il s'agit de trouver des retranchements contre le canon et les mitrailleuses, un contre-espionnage contre « l'intelligence service » ou le « service des renseignements ». La métaphysique Asie, acculée par notre avarice à toutes les misères et les humiliations, se rappelle qu'elle est la vieille terre de la chevalerie et des combats. Elle s'arme. Son anarchie apparente est prête à se discipliner et l'or que nous lui avons volé ne réveillera pas toujours les querelles intestines. Le poison intellectuel que tâche de répandre là-bas M. Sylvain Lévi y trouvera un contrepoison. Le matérialisme historique est une arme nécessaire contre une oppression excessive dans le matériel — et il est curieux de trouver dans le « Manifeste du Parti communiste », qui date de 1848, énoncées presque dans les mêmes termes que ceux de certains philosophes orientaux, quelques vérités assez dures pour les civilisations bourgeoises.

La conclusion de cette trop rapide étude est qu'il ne saurait y avoir aujourd'hui de sérénité scientifique dans l'étude des grands conflits qui séparent les classes et les peuples opprimés de leurs oppresseurs.

On s'honore plus en entrant dans la lutte avec une solide passion. L'Histoire de France de M. Bainville est honnête. Le livre de M. Sylvain Lévi est malhonnête. Car ce n'est point probité que de se dire impartial et scientifique et de faire œuvre partielle — cette partialité fut-elle inconsciente et involontaire. On a au moins le courage de dire : « Voilà ce que j'ai pensé, tel que je suis, mais j'ai pu me tromper gravement. » Ou bien : « Je présente les faits comme je les vois, non sans doute tels qu'ils sont. »

Il n'est pas l'heure encore d'aller vers l'ermitage de l'ascète Kasyapa. La méditation absolue n'est pas notre temps, car tout ce qui est grand et noble dans l'humanité est en péril. La lutte avec les Asuras démoniaques n'est pas finie, elle bat son plein. Il n'y a, à l'heure actuelle, pas un écrit, pas un geste, pas une parole qui ne soit par la force des choses, acte de combat.

Il importait qu'un ami de l'Asie dénonce le livre de M. Sylvain Lévi, non comme un livre de vérité, mais comme un livre officiel qui fait le jeu de l'Occident, non seulement oppresseur, mais corrupteur et empoisonneur de l'Asie.

MARCEL-EUGÈNE.

La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud

Je conçois mal ce que pourrait être la poésie, si elle n'était une manifestation de la révolte essentielle d'un être contre les lois absurdes de l'univers dans lequel il se trouve, bien malgré lui, jeté. Certains s'épuiseront en jérémiades sur la tristesse de vivre, mais ce n'est pas la vraie révolte : la mélancolie qui les ronge n'apporte en eux aucun désir de destruction. D'autres encore s'efforceront de détruire systématiquement dans leur esprit toutes les notions qui seraient susceptibles de les pousser à l'action : toute action, croient-ils, supposant un minimum d'optimisme, un certain pragmatisme d'après lequel on juge la chose selon ses résultats, il est nécessaire de se révolter contre cela aussi bien que contre le reste, car ce serait accepter que se résoudre à en passer par là. Ceux-là resteront éternellement immobiles, tristes stylites en proie aux moustiques et à tous les insectes de la compromission, vaincus d'avance par toutes les Fourches caudines de la vie, faute d'avoir su comprendre qu'il faut bien choisir cette défaite minima (si toutefois on peut l'appeler *défaite*), celle qui comporte le moins de honte parce que capable d'engendrer le maximum de destruction, sous peine d'en subir beaucoup d'autres, et plus sévères.

Un homme peut croire un certain temps que la poésie est la manière la plus réelle qui lui soit donnée de marquer sa révolte. Il se sépare, pense-t-il, de l'univers matériel, ne restant en communication avec lui que par le vague lien magique des mots, bouleversant les relations en agitant ces mêmes mots, construisant parfois un nouveau monde à son image... Il croit avoir brisé toutes ses chaînes, repoussé toutes les formes de l'acceptation. Il oublie seulement que son système reste soumis à la convention du langage (l'une des plus écrasantes de toutes) et que l'univers matériel est toujours là, dans la multiple splendeur de son ordure.

Mais généralement cet aveuglement est de courte durée. La bagarre du poète avec les idées, les phrases et les mots lui montre bientôt quelles dures compromissions il acceptait et combien dérisoire et irréaliste était cette emprise qu'il prétendait exercer sur l'univers par le truchement des mots. La poésie ne suffira plus à assouvir sa révolte, il se tournera alors vers le monde et cherchera par quel moyen abroger ses lois détestées.

S'il vit à une époque ou dans un pays tel qu'il puisse croire encore à la puissance de la magie, il deviendra sorcier ou nécromant, se liera par un pacte aux forces infernales afin de pouvoir imposer au monde terrestre sa domination. Si, au contraire, les « lumières » de son temps l'empêchent de recourir sérieusement à ces ressour-

ces, il dressera rationnellement le plan de sa prison, puis cherchera dans quelle mesure il peut s'en rendre maître.

Il constatera d'abord que les lois physiques sont impossibles à changer. L'hallucination, autrefois, aura pu lui donner l'illusion de leur métamorphose, mais il sait bien qu'au réveil la pesanteur est toujours là, le battement de son cœur aussi et les remous du sang. Il se rabattra alors sur la deuxième série de lois dont il est l'esclave : celles de la société. Une poussée énorme le dressera contre les lois imbéciles que les hommes ont inventées pour se contraindre les uns les autres, il sera lycanthrope, anarchiste, révolté contre tous les rapports sociaux qui s'imposent à sa personne. Il pensera pouvoir secouer ce joug et le briser, nouvelle utopie, car c'est lui fatalement que les lois briseront, sans qu'en rien il ait pu réussir à entamer leur roideur.

Renonçant à la révolte individuelle lorsqu'il se sera rendu compte qu'elle ne peut l'amener qu'à se détruire lui-même sans avoir rien modifié, c'est-à-dire détruit, dans l'univers, cet homme s'orientera vers la Révolution sociale, seule voie efficace pour exercer sa révolte, unique moyen de transmuter les valeurs. Il comprendra quel bouleversement de l'univers il peut contribuer à effectuer, dans sa sphère du moins, en s'alliant à la majorité opprimée dans sa lutte implacable contre une minorité d'opresseurs. Que ce bouleversement soit, au regard de l'absolu, considérable ou non, il est du moins le plus grand qu'il soit donné à un homme de produire et cela, certes, est suffisant pour que le sentiment de révolte s'y concrétise et, de vague et abstrait qu'il était, consente à devenir précis, tangible et par là même capable de transformer une ride au moins dans le visage de l'univers.

Il n'y a que la Révolution qui puisse nous délivrer de l'ignoble poids mort des survivances. Une rénovation totale des rapports d'homme à homme en jaillira. Toute la vieille armature pourrie de la pensée contemporaine, grâce à elle, s'écroulera. Motifs plus que suffisants, je pense, pour que tout poète véritable s'y dévoue corps et âme.

Tout ceci n'a peut-être pas grand rapport avec le livre de Jean-Marie Carré, sur la vie de Rimbaud.

Arthur Rimbaud, « poète et voyageur français », dit le Dictionnaire Larousse. J'ajoute : et révolutionnaire...

Toute poésie vraie est inséparable de la Révolution.

Michel LEIRIS.

NOTES POLEMIQUES

Le Chiffonnier de Paris

Extrait de la Revue « La Coopération des Idées », sous le titre *L'Anarchie dans l'Armée*.

« Nous recevons d'un de nos fidèles lecteurs, officier supérieur à qui l'on doit de fortes études anthropo-sociologiques (sic), ces inquiétants renseignements :

« Par souci électoral, nos députés flattent les espoirs chimériques de ceux qui voudraient qu'il n'y eût plus jamais de guerre. En attendant, ils les préparent en affaiblissant notre armée. Il suffit de voir les budgets, militaires français et allemands pour se rendre compte de la supercherie du prétendu désarmement de l'Allemagne. Encore la fraude sur ce point ne suffit pas à expliquer la différence des crédits affectés à l'instruction de la troupe. Il faut que cette instruction soit poussée plus à fond en Allemagne que chez nous. Et de fait, quelles sont les manœuvres qu'on entreprend en France en dehors des manœuvres d'automne pour lesquelles on réunit des effectifs empruntés à plusieurs corps d'armée et n'ayant pas toujours le matériel voulu ? A part quelques périodes dans les camps d'instruction, trop peu nombreux et trop exigus pour les effectifs qu'on y exerce, avons-nous des manœuvres comme celles où, lors d'un passage de cours d'eau, plusieurs soldats allemands se noyèrent ?

« Voilà un mois que je suis à la retraite et que j'ai quitté le régiment que je commandais. L'an dernier, j'avais préparé deux ou trois tout petits exercices à l'extérieur dans des champs en friche où j'avais obtenu du maire de la localité l'autorisation de manœuvrer. Les permissions agricoles sont arrivées au moment où le degré d'instruction de la troupe aurait permis ces manœuvres, et avec les permissions l'extension des exemptions aux fils de familles nombreuses dont la durée du service a été réduite à un an. Mes effectifs ont été si faibles que j'ai dû renoncer aux exercices projetés.

« Il n'y a pas que l'instruction des recrues qui souffre d'un tel sabotage, celle des cadres en souffre beaucoup plus. On ne peut compenser par des exercices sur la carte en chambre ou sur des terrains sans troupes, les exercices comportant le maniement de celles-ci. La place qu'elle occupe sur le terrain, la durée de ses mouvements, la façon de faire ceux-ci et de les commander, celle de donner les ordres et de les transmettre ne s'apprennent vraiment que

lorsqu'on manie la troupe. Croire le contraire, c'est croire qu'on apprend à jouer au bridge uniquement en lisant un traité de ce jeu et croire que, pour savoir nager, il suffit d'avoir appris sur terre les gestes à faire dans l'eau.

« Et le sabotage de la discipline avec les amnisties et autres mesures d'indulgence ? Elles sont d'ailleurs, en outre, contraires à l'intérêt des troupiers, car la faiblesse dans le commandement conduit fatalement au désordre, et, si on ne veut les tolérer, à une répression très dure. »

Il est vraiment regrettable que cet officier supérieur ne donne pas son nom. J'aurais accablé avec plaisir à ce patronyme le qualificatif qui lui convient.

A quoi bon d'ailleurs les insultes pour ce personnage : Il n'y en aurait jamais assez. Restent les coups, le seul argument valable contre ceux qui « manient la troupe » de cette façon.

M. Florent Fels, qui se permet encore de me reconnaître et à qui je défends de le faire désormais, a écrit dans les *Nouvelles Littéraires*, un article immonde sur les « Bandits tragiques ».

Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur les mobiles qui ont fait agir Bonnot et ses amis, nous n'admettrons jamais que le premier journaliste venu, et l'un des plus misérables dans cette corporation qui compte tant de tristes aïeux, émette une opinion aussi basse et aussi lâche.

Bandits tragiques ! Je pense à mes onze ans que les récits de la Révolution faisaient rêver.

C'est eux qui, les premiers, m'ont inconsciemment fait comprendre l'aspect de la révolte moderne, qui ont débarrassé mon esprit d'un pittoresque périmé.

Si, au point de vue révolutionnaire, leur action tombe sous la critique, elle reste sur le plan humain et poétique absolument pure.

En tous les cas, que les lâches se taisent quand on conte l'étonnante aventure des morts de 1913.

Une étoile de sang présagea sinistrement les ciels bouleversés des années suivantes, et devant la grande tornade de 1914, la rapide automobile grise fuyait, emportait à son bord le simulacre admirable de la Liberté.

Manifestation d'anciens combattants réactionnaires ! Toute l'escroquerie sentimentale.

Ils ont donc fait la guerre fraîche et joyeuse suivant l'esprit des gens de droite responsables de la guerre. Ils supportent une part de responsabilité. Et

c'est précisément ceux-là qui parlent d'une dette contractée envers eux ! Je tiens à dire que je ne leur dois rien. Sinon la haine pour leur position en présence de tout ce qui m'est cher.

Si nous laissons ceux qui allèrent à la guerre en conséquence de leurs opinions nous présenter leur note, comme un équarisseur nous n'avons plus qu'à cirer nos chaussures, étudier le maniement d'armes et nous persuader que l'obéissance aux adjudants et à leurs supérieurs est un admirable emploi des facultés humaines.

Après quoi nous pourrions aller creuser nous-mêmes nos tombes aux environs de Charleroi.

1926. Poincaré reprend le pouvoir.

192... La France déclare la guerre à

Robert DESNOS.

Organisons "Clarté"

Je ne veux pas m'étendre sur les difficultés et les efforts sans nombre que nous ont coûtés la réalisation de ce deuxième numéro dans le temps que nous nous étions assignés. J'ai dit dans le dernier numéro que me considérant à l'égard du public révolutionnaire de « Clarté » comme responsable de la disparition temporaire de cette publication, j'entendais prendre à mon compte la reconstruction d'une nouvelle revue et en supporter toutes les responsabilités.

Et d'abord je m'étais promis de ne demander de nouveau leur appui aux amis dévoués qui ont toujours répondu à chacun de nos appels, que s'il leur apparaissait à eux comme à moi que « Clarté » dut vivre. Les lettres que j'ai reçues depuis le mois dernier, les opinions que j'ai recueillies auprès de nombreux lecteurs sont unanimes : il est bien que « Clarté » reparaisse ; sa disparition du moment où rien ne venait la remplacer, c'était une diminution certaine de la pensée révolutionnaire en France.

De tels encouragements m'ont aidé à persévérer malgré tout, dans la voie où je m'étais engagé. Aujourd'hui, après deux mois de travail patient, je puis affirmer que non seulement notre nouvelle revue doit continuer d'exister, mais encore qu'elle peut accroître son influence et gagner, tant en raison d'une orientation intérieure plus nette que des événements actuellement favorables au développement des idées révolutionnaires, de nouveaux lecteurs.

Certes, pas plus les quelques collaborateurs qui m'ont aidé dans la rédaction de ces deux premiers numéros que moi-même, n'avons la prétention

d'avoir trouvé la formule idéale d'une publication d'esprit révolutionnaire. Tant s'en faut. A vrai dire, dans les conditions où s'est opérée la réparation de « Clarté », il nous a semblé qu'il était impossible d'assurer à la revue un ensemble d'articles qui put satisfaire entièrement tous nos lecteurs.

On ne reconstitue pas en un jour une rédaction.

Nos premiers numéros seront donc insuffisants et incomplets, nous y sommes résignés pour l'instant. Mais cela ne veut pas dire que tous nos efforts ne tendront pas vers une meilleure adaptation de nos forces, au contraire.

Nous voulons tout d'abord que « Clarté » soit une chose vivante, active ; qu'elle reflète réellement la pensée d'un ensemble. Les liens à peu près inexistant entre la revue et ses lecteurs, nous entendons bien les rendre sans cesse plus étroits. Nous voudrions, si cela était réalisable, pouvoir rester en relations constantes avec tous nos lecteurs. Il dépend autant d'eux que de nous que cette liaison devienne effective.

Dans le passé, l'absence d'organisation comme de direction a découragé nos meilleurs amis. Nous allons essayer dans les mois qui viendront d'organiser véritablement ces relations entre la rédaction de la revue et son public. Nous avons la certitude que c'est le seul moyen d'une part d'acquiescer la cohésion qui nous manque tellement, et d'autre part d'étendre l'influence de « Clarté » en profondeur.

M. F.

P.-S. — Je tiens aussi par-dessus tout à affirmer que « Clarté » ne reçoit aucune subvention. Sa vie matérielle est uniquement assurée par les abonnements, la vente au numéro et la publicité. Comme à partir du 15 septembre il importe que la parution de « Clarté » ait lieu régulièrement, il importe donc que les ressources dont elle dispose soient régulières et, en premier lieu, ses abonnements. J'insiste pour que chacun de nos abonnés réponde en temps utile à nos circulaires.

En ce qui concerne la liquidation des livres du mois, il a fallu établir un compte particulier pour chacun de nos cent cinquante correspondants. Ce travail nous a pris plusieurs semaines. L'envoi des livres sera fait dans la semaine qui vient.

Le n° 3 de « Clarté » nouvelle série paraîtra le 15 septembre.

Dans ce numéro sera publiée la suite de l'étude de Louis Aragon : « Le prix de l'esprit », commencé dans notre premier numéro.

Imprimerie spéciale de « Clarté », 8, Bd de Vaugirard, Paris.

Le Gérant : Marcel FOURRIER.

Tél. : Combat 08-02

R. C. 251-310



LIBRAIRIE DU TRAVAIL. 96. QUAI DE JEMMAPES. PARIS (10^e)

Hasfeld : N° 43-08

Chèques postaux

HISTOIRE ET EDUCATION PROLETARIENNES

- Albert THIERRY. *Réflexions sur l'éducation suivies des Nouvelles de Voaves* et de listes commentées de bons livres à lire (Préface de Marcel Martinet. Biographie de Louis Clavel) 10 >
- C. TALES. *La Commune de 1871* (Préface de Léon Trotsky) 8 >
- Victor SERGE. *La Ville en danger, Péetrograd, l'An II de la Révolution* 3 >
- Léon TROTSKY. *Lénine* 8 >
- Robert LOUZON. *L'Economie capitaliste. Principes d'Economie capitaliste* 6 >

En préparation :

- LISSAGARAY. *Histoire de la Commune de 1871* (en souscription). 12 >

ETUDES ET DOCUMENTS SUR LA GUERRE

- René MARCHAND. *Un Livre noir, 1910-1914. Diplomatie d'avant-guerre d'après les documents des archives russes*. 2 vol. 40 >
- *Le tome II seul* 20 >
- Mathias MORHARDT. *Les Preuves. Le Crime de droit commun. Le Crime diplomatique* 10 >
- Gustave DUPIN. *Conférence sur les responsabilités de la guerre* 2 >
- ERMENONVILLE. *Vers la Vérité. Revue (l'année partie)* 15 >
- *Réponse à Poincaré* 1 >
- *Le Règne de la Bête* 7 >

- SOCIÉTÉ D'ETUDES DOCUMENTAIRES ET CRITIQUES SUR LES RESPONSABILITÉS DE LA GUERRE. *Les Savants Américains devant le problème des Responsabilités de la Guerre*. Sydney B. Fay, Harry Elmer Barnes, Frederick Bausman mettent en pleine lumière la responsabilité de M. Raymond Poincaré (Préface de M. Morhardt) 4 >
- L'Angleterre a voulu la guerre* (Préface de M. Morhardt) 5 >

- En préparation : *Un Livre noir, 1914-1915* (tome III) (en souscription) 15 >

FAITS ET DOCUMENTS

- Robert LOUZON. *La Déchéance du Capitalisme* 0 50
- Victor SERGE. *Lénine 1917. La pensée et l'action de Lénine depuis son départ de Suisse jusqu'à la prise du pouvoir* 2 >
- *Un Souvenir par jour. Petit Calendrier Proletarien* 1 >
- *Les Couloirs d'une Sécurité Générale. Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur la répression* 4 >
- Léon TROTSKY. *Les Problèmes de la Guerre civile* (Conférences). 1 50
- Petite Bibliothèque Coloniale
- NGUYEN-AI-QUOC. *Le Procès de la Colonisation française. 1^{re} Série* 5 >

POEMES ET LEGENDES

- Marc DE LARREGUY (de Civrieux). *La Muse de Sang* (Préface de Romain Rolland) 3 >

En préparation :

- Albert THIERRY. *Le Révélateur de la Douleur* (en souscription). 10 >

FAITS DIVERS

- Louis NOGÈRES. *Le Suicide de Philippe Daudet*. Plaidoirie prononcée les 12 et 13 novembre 1925 devant la Cour d'Assises de la Seine 10 >

POLITIQUE INTERNATIONALE

- Christian RAKOVSKI. *Roumanie et Bessarabie* 4 >
- *Les Fausseurs contre les Soviets* (Matériaux pour servir à l'histoire de la lutte contre la révolution russe) 4 >

GREVES ET REVOLTES

- Jean BRECOT. *La Grande Grève de mai 1920* (Préface de Pierre Lémont) 1 >

- Maurice PAZ. *Les Révoltes de la Mer Noire* (Préface de Pierre Monatte) 0 40

LES CAHIERS DU TRAVAIL

- I. *Lettres de la prison*, par Rosa LUXEMBOURG. 2 50
 - II. *Un coup d'œil en arrière*. 1 50
 - a) Pierre MONATTE. Lettre de démission au Comité Confédéral (décembre 1914).
 - b) Alfred ROSMER. Première lettre aux abonnés de la *Vie Ouvrière* (novembre 1915).
 - c) La circulaire de lancement de la *Vie Ouvrière* (avril 1919)
 - III. *Deux conséquences de la Révolution russe* 1 50
 - a) DRIDZO-LOSOVSKY. Conquête ou Destruction des Syndicats ouvriers.
 - b) Pierre PASCAL. Les résultats moraux de l'Etat soviétique.
 - IV. *Syrie et Cilicie*, par A. DELBEC 1 50
 - V et VI épuisés.
 - VII. « *Les Fêtes du peuple* », par Jean MARGUERITE 2 50
 - VIII. *Idées sur l'organisation sociale*, par James GUILLAUME. 2 >
 - IX. *Réflexions sur l'avenir syndical*, par P. MONATTE 1 25
 - X. *Le Contrôle ouvrier et les Comités d'atelier*, par Th. ARGENCE et A. HERCLET 1 >
 - XI. *Les Syndicats russes*, par A. CHLAPNIKOFF 1 >
 - XII. *Les Anarchistes et l'Expérience de la Révolution russe*, par Victor SERGE 1 50
- Les 12 fascicules : 15 francs.
Reliés pleine toile noire : 20 fr.

DIVERS

- La République du Travail. Voyage en Russie Rouge. 60 vues de la République Ouvrière et Paysanne des Soviets* 4 >
- Léon TROTSKY. *Cours nouveau* 2 >

UNE CARTE MURALE EN COULEURS DE L'U. R. S. S.

Cette carte, d'un format 100 x 130, comprendra à une même échelle, l'ensemble de toutes les Républiques soviétiques d'Europe et d'Asie. L'emploi d'une seule échelle a pour but de corriger les erreurs qu'engendre la fâcheuse habitude de toujours représenter à des échelles très différentes l'Europe et l'Asie. Ce sera une carte politique et une carte économique. Prix : 1 exemplaire 4 couleurs, 10 fr. ; 6 ex. : 50 fr. ; 13 ex. : 100 fr. (SOUS PRESSE).

VICTOR MERIC

LES MILIEUX ANARCHISTES

Les Bandits Tragiques

LA FORMIDABLE EQUIPÉE D'UNE POIGNÉE DE RÉVOLTÉS EN LUTTE AVEC LA SOCIÉTÉ

Un volume abondamment illustré 12 fr.

RAPPEL

Jean PIOT : *Comme je les vois.*

(HERRIOT, BRIAND, POINCARÉ, MILLERAND, LÉON BLUM, PAINLEVÉ, CAILLAUX, LOUCHEUR, DE MONZIE, MAGINOT, FRANÇOIS-ALBERT, DE MORO-GIAFFERI, G. BONNET, R. DE JOUVENEL).

Un vol. 10 fr. >

KRA, Éditeur

HENRY POULAILLE

L'Enfantement de la Paix

Roman

Le livre du mois de "Clarté"

Un volume 10 fr.

Du même auteur

Ames Neuves.

Un vol. 9 »

Ils étaient quatre.

Un vol. 7 50

GRASSET, Éditeur



F. RIEDER ET C^{ie}, ÉDITEURS, PARIS

7, Place Saint-Sulpice, 7. — PARIS, VI^e

PANAÏT ISTRATI

DOMNITZA DE SNAGOV

Un volume in-16, broché..... 10 fr.

Du même auteur

KYRA KYRALINA 9 fr.
ONCLE ANGHEL 9 fr.
PRESENTATION DES HAI-
DOUCS 9 fr.

ANDRÉ BAILLON

CHALET 1

Un volume in-16, broché..... 9 fr.

Du même auteur

HISTOIRE D'UNE MARIE... 9 fr.
EN SABOTS 9 fr.
PAR FIL SPECIAL..... 9 fr.
UN HOMME SI SIMPLE..... 9 fr.

LÉON WERTH

Cochinchine

Un volume in-16, broché..... 12 fr.

Du même auteur

DANSES, DANSEURS, DAN-
CINGS 9 fr.

Contes Fasis

Recueillis d'après la tradition orale par

E. DERMENGHEM

et MOHAMMED EL FASI

Un volume in-16, broché..... 10 fr.



A Shanghai, la démonstration ouvrière pour le 1^{er} mai : la foule rue de Nan'lin quelques instants avant l'intervention des troupes (il y eut de nombreux tués).



A Han-Kéou, après une manifestation populaire : la rue séparant la concession anglaise de la ville chinoise est gardée par la troupe.

CARTE DE LA CHINE



LÉGENDE

- | | | | |
|---|---------------------------|---|---------------------|
|  | Chemins de fer construits |  | Frontières d'Etats. |
|  | en projet. |  | de Provinces. |
- Echelle : 0 100 500 1000 Kil.

La partie hachurée rouge représente les provinces où s'exerce l'influence du gouvernement de Canton.